

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—
1883

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DU CINQUANTE ET UNIÈME VOLUME

DES

DEMOISELLES

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

PARIS

AL BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

1883

TABLE

DU CINQUANTE ET UNIÈME VOLUME

INSTRUCTION

HISTOIRE ET ROMANS, par Mlle A. Urbain : *Mémoires du comte de Ségur*, p. 1, 29, 57, 85, 113 et 141. — *Boscobel*, par Mme Bourdon, p. 89. — *Le Savoir-vivre à table*, par A. Rondelet, p. 169 et 197. — *Saïgon et la Cochinchine française, notes de voyage*, par Léon de Tinsseau, p. 226 et 253. — *Gaston de Foix*, par Mme Bourdon, p. 260. — *Bêtes et Parures*, par Fulbert Dumonteil, p. 281 et 309. — *Henri Conscience*, par Mme Bourdon, p. 288. — *Parasol et Paraphuie*, par Maurice Gardol, p. 317.

BIBLIOGRAPHIE

Livres d'étranges, p. 6. — *La Servante du régisseur*, par Mlle Marlitt, p. 7. — *Le Trésor de Fritz*, par Mlle E. Carpentier, p. 7. — *Les Bêtes en robe de chambre*, par le marquis de Cherville, p. 7. — *Château à vendre*, par Alfred de Courcy, p. 8. — *Chez les autres*, par M. Maryan, p. 8. — *Au Pays des Maronites*, par Mme la vicomtesse d'Avrau de Piolan, p. 34. — *Pierre Corneille*, par Mme C. L. R., p. 35. — *Le Peintre à la Violette*, par Mlle Thérèse Karr, p. 36. — *Dictionnaire de l'Art de la Curiosité et du Bibelot*, par M. Ernest Bosc, p. 36. — *Jeanne Jugan et les petites Sœurs des Pauvres*, par l'auteur d'Irma le Fer, p. 62. — *Faraude*, par Z. Fleuriot, p. 63. — *Monseigneur de Ségur*, par le marquis de Ségur, p. 63. — *La Femme française dans les temps modernes*, par Clarisse Bader, p. 90. — *Lucienne*, par Mlle Marthe Lachèse, p. 91. — *Portraits et Silhouettes*, par Marie Pierre, p. 92. — *Louis XII et Anne de Bretagne*, chronique illustrée, par Paul Lacroix, p. 118. — *La Bénédiction paternelle et maternelle*, par l'abbé Baunard, p. 118. — *Fables et Récits*, par M. Henry Collin, p. 119. — *La comtesse Kate*, par l'auteur de l'Héritier de Redcliff, p. 119. — *Histoire de mademoiselle Le Gras, fondatrice des Filles de la Charité*, p. 145. — *Le prince Albert de Saxe-Cobourg*, traduit de l'anglais, par Augustus Craven, p. 147, 175 et 202. — *L'Ambitieuse*, par Michel Auvray, p. 204. — *Le Savoir-vivre dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses*, par Ermance Dufaux, p. 233. — *Contes et Récits de la vallée d'Eure*, par M. At. Mourier, p. 233. — *Norvège et Suède*, par M. l'abbé Négrat, p. 261. — *Marie-Louise Frossard*, enfant de Marie, élève de la Congrégation de N. D., p. 262. — *Mémoires de mon Oncle*, par M. Ch. d'Héricault, p. 287. — *Mademoiselle de la Charte*, étude historique, par M. l'abbé Lesbros, p. 287. — *Les Treize Tilleuls*, par J. Weber, p. 288. — *Vie de mademoiselle Mance et Commencement de la colonie du Canada*, par M. Adrien Leblond, p. 315. — *Les Heures paisibles*, par Paul Collin, p. 316. — *L'Instruction publique chez les Grecs*, par M. G. Chiassotis, p. 316.

ÉDUCATION

CONSEILS, par Mme Bourdon : *Des Dettes*, p. 8. — *Belle-mère et Belle-fille*, p. 69. — *Modes nouvelles*, p. 120. — *L'Ennui*, p. 239. — *Rivalité*, par Mme Bourdon, p. 9, 37, 64, 92, 121, 150, 178, 204 et 234. — *Au couvent*, par C. de Lamiraudie, p. 16 et 42. — *En omnibus*, par Lucien Griveau, p. 48. — *Avancement*, charade en action, par Claire Chancel, p. 70. — *Les Plantes étranges*, par Fulbert Dumonteil, p. 76, 99 et 127. — *Feliza*, par Marie Lionnet, p. 102, 128, 155, 185 et 208. — *Farfadette*, opérette, paroles de

Francis Tourte, p. 212. — *Un coin de ciel bleu*, par Mme de Stolz, p. 241, 270 et 290. — *France*, par Mme d'Aurée, p. 263. — *Suzanne Héverley*, par Mme Bourdon, p. 296 et 320.

POÉSIES

Mars, p. 79. — *La Porte du presbytère*, par J. Autran, p. 107. — *Les Brises*, par Louis Bouilhet, p. 133. — *Le Matin*, par Albert Colombel, p. 161. — *La France*, par Victor de Laprade, p. 189. — *A Marie*, par G. Nadaud, p. 246. — *Les Danaïdes*, sonnet, par Sully-Prudhomme, p. 274. — *L'An 1367* (extrait des chansons marines), par André Lemoine, p. 303. — *Le Marchand de marrons* (extrait des *Heures paisibles*), par Paul Collin, p. 327.

REVUE MUSICALE

Par Mademoiselle Marie Lassaveur.

Le Jour de l'An. Passé et Avenir. Souhait universel et patriotique. Souhait à nos lectrices. *Les Illustrations du piano*. Théâtre : Deux Lévers de rideau. Bilan musical de 1882. Compositions nouvelles, p. 23. — Le Piano de Meyerbeer. Un Concert tragi-comique en province, p. 51. — Théâtres lyriques et Concerts. Un peu de Richard Wagner. *Le Printemps*, poème lyrique, par MM. de Boisseffre et Paul Collin. Nouveautés musicales, p. 80. — L'Appel du Printemps. R. Wagner : sa Mort et « son Art ». Théâtres. Nouveautés musicales, p. 107. — Harmonies printanières et musicales. De la mélodie, s'il vous plaît! *Henry VIII*, par Camille Saint-Saëns. Concert villageois. Compositions nouvelles, p. 134. — *Lahmé*. Concerts Guilmant au Trocadéro, p. 162. — Recueillons-nous! Les derniers Concerts Guilmant. Compositions nouvelles ; Musique et Poésie, p. 190. — *Farfadette*, opérette, de G. Douay, offerte à nos abonnées. Théâtre-Italien. Opéra. Opéra-Comique, p. 219. — Lauréats du Conservatoire. Fête de l'Assomption. Chants religieux. *Cassandra*. Mélodies choisies, chant et piano, p. 247. — Variétés. *Les douze Mois de l'Année*, poésies de Paul Collin, mises en musique par M. de Kervéguen. Scènes enfantines, par M. Miry. Nouvelles pièces pour le piano, p. 275. — Opéra. Opéra-Comique. Programme du Théâtre-Italien. Une âme en peine! Compositions nouvelles, p. 303. — *Les Succès du piano*. Théâtres lyriques. Méthode élémentaire de chant, par M. Cros-ti, p. 328.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Crème aux marrons, p. 22. — Crème anglaise. Bouille-à-baisse de ménage, p. 50. — Carpe à la juive, p. 79. — Préservation des fourrures contre les mites, Salade de pommes de terre, p. 134. — Bouillon exquis. Croustilles saucées, p. 162. — Riz glacé. Crème aux groseilles, p. 190. — Pêches conservées. Recette pour nettoyer les vieilles tapisseries, p. 219. — Poulet sauté à l'estragon. Gâteau de chocolat, p. 247. — Sauce hollandaise pour cinq personnes, p. 274. — Confiture d'oranges et de citrons sans oranges, p. 275. — Cochon de lait farci. Biscuits de marrons, p. 302. — Côtelettes de mouton au riz. Poulet à la portugaise. Compote de marrons, p. 327.

CORRESPONDANCE

Par C. de Lamiraudie.

Pages 25, 54, 82, 110, 137, 165, 193, 222, 250, 278, 306 et 330.

MISCELLANÉES

Pages 28, 55, 56, 84, 112, 140, 168, 196, 224, 252, 280, 308 et 332.

RÉBUS

Le tout est plus grand que sa partie, p. 28. — Souvent la perfidie retourne à son auteur, p. 56. — La paresse n'a pas un avocat, mais elle a beaucoup d'amis, p. 84. — Chacun a son défaut où toujours il revient, p. 112. — La vie d'un moine, au couvent, a des douceurs que l'homme du monde prise peu, p. 140. — Un honnête homme agit sans témoin de la même façon qu'en public, p. 168. — Tout sourit étant jeune, tout est larmes étant vieux, p. 196. — Un grand prix est un puissant motif d'émulation, p. 224. — On connaît les amis dans l'adversité, p. 252. — Aime la vérité sous toutes les formes, p. 280. — Souvent les petites causes amènent de grands effets, p. 308. — Sachez soulager le malheureux privé du nécessaire, p. 332.

MUSIQUE

MARS. — *Renouveau*, blquette, paroles de Ch. Arley, musique de O. Fouque.

JUILLET. — *Farfadette*, opérette, paroles de Francis Tourie, musique de Georges Douay.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Têtière en peluche cramoisie. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Pelote imitation de dentelle. — CARTONNAGE : Porte-lettres japonais (première partie). — PREMIER ALBUM : Confection, costumes, toilette de mariée, lingerie, objets de layette, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — IMITATION D'AQUARELLE : *Pêcheuses de crevettes*. — CARTONNAGE : Porte-lettres japonais (deuxième partie). — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie par signes (Bouquet pour ameublement, Lambrequin). Aube, application. — DEUXIÈME ALBUM : Costumes, confection, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE : Bande pour ameublement, genre Henri II. — TROISIÈME ALBUM : Costume, confection, toilette de première communiant, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de confection. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Pan de cravate. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — QUATRIÈME ALBUM : Toilette de première communiant, ameublement, broderies et travaux divers.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE COLORIÉE : Col et manchette au crochet pour enfant, et petits carrés filet-guipure. — CINQUIÈME ALBUM : Costumes, confections, chapeaux d'enfants, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Dessous de lampe ou d'objet d'art. — SALON DE 1883 (reproduction par le procédé pantotypique) : *Mazarin et ses nièces*. — SIXIÈME ALBUM : Costumes, confections, lingerie, ameublement, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Dessus de table, point de diable. — SALON DE 1883 (reproduction par le procédé pantotypique) : *Départ pour le marché*. — SEPTIÈME ALBUM : Confections, costumes d'enfants, costumes de bain, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Tapis de table et dessus de table (échiquier). — PLANCHE REPOUSSÉE : Nappe d'autel, guipure Richelieu sur étamine. — HUITIÈME ALBUM : Costumes, confections, lingerie, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE EN DEUX COULEURS : Alphabets. — PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie par signes (bande pour ameublement, cinq bouquets pour semé). — Couverture de berceau. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Réduction de la bande pour ameublement. — CARTONNAGE : Abat-jour (ombrelle japonaise), deux cinquièmes. — NEUVIÈME ALBUM : Costumes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE COLORIÉE : Dossier de chaise (tapisserie). — CARTONNAGE : Abat-jour (ombrelle japonaise), trois cinquièmes. — DIXIÈME ALBUM : Costume d'enfants, lingerie, broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Pouf avec appliques bourrées. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Objets d'étréennes. — ONZIÈME ALBUM : Confections, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE : Sac à ouvrage. — IMPRESSION SUR SATINETTE : Six sujets Greenway, pour angles de serviettes à thé. — PLANCHE REPOUSSÉE DE BRODERIE : Chiffres (types d'initiales). — CARTONNAGE : Calendrier, plateau à cartes de visites. — DOUZIÈME ALBUM : Costumes, confections pour enfants, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : Corsage décolleté, deuxième toilette (gravure n° 4397). — Sortie de bal, page 1. — Camisole de nuit. — Robe de maillot. — Robe de baby, page 7 (album de janvier). — Tunique et bonnet, Persane, première figure. — Veste corriero, deuxième figure (gravure n° 4397 bis).

FÉVRIER. — PATRON DÉCOUPÉ : Robe de petite fille (gravure n° 4401) et page 3 (album de février).

MARS. — PLANCHE III. — Pardessus, demi-saison, fond soutaché, page 3 (album de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Pelisse (Galibi), dixième toilette. — Mantelet (Triboulet), deuxième toilette. — Redingote (Florentin), sixième toilette. — Visite (Pecci), onzième toilette. — Corsage à pattes (comtesse de Paris), septième toilette (gravure n° 4410). — Robe de première communiant, page 8 (album d'avril). — Robe-blouse, petit garçon, troisième figure. — Robe, petite fille, deuxième figure (gravure n° 4410 bis).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche, recto et verso* : Tunique-princesse, costume, page 8. — Corsage, costume, page 1 (album de mai). — Robe de petite fille (gravure n° 4414).

PATRON DÉCOUPÉ : Mantelet, page 6 (album de mai).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage, costume en toile de laine. — Colchemisette, page 6 (album de juin). — Corsage et sous-jupe, costume de fillette (gravure n° 4418).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche, recto et verso* : Pélerine (Metternich), page 6. — Costume de bain, page 6. — Robe de dessous, pour enfant, page 5 (album de juillet). — Corsage, première toilette (gravure n° 4423). — Robe d'enfant, costume à damier, page 2. — Costume de bain, pour fillette, page 7 (album de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche recto et verso* : Robe, costume de fillette (gravure n° 4427). — Coiffure en étamine brodée, page 1 (album d'aout). — Tapis de table, échiquier. — Dessus de table échiquier (petite planche coloriée d'aout).

SEPTEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Matinée, page 8 (album de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche, recto et verso* : Confection en velours frappé, septième et onzième toilettes. — Basquine, deuxième toilette (gravure n° 4436). — Robe de petite fille (Pepita), page 7 (album d'octobre). — Redingote, neuvième toilette. — Jaquette, cinquième toilette (gravure n° 4436). — Blouse, costume de petit garçon (Gactan), page 7 (album d'octobre).

NOVEMBRE. — PATRON DÉCOUPÉ : Manteau de drap, troisième toilette (gravure n° 4440), et page 4 (album d'octobre).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — *Grande planche, recto et verso* : Corsage ouvert, deuxième toilette (gravure n° 4444). — Jaquette, costume d'intérieur, page 3. — Pardessus, pour petite fille, page 5 (album de décembre). — Robe-blouse, petite fille (gravure n° 4444). — Pardessus pour petit garçon, page 6 (album de décembre).

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR



A jeunesse veut savoir ce
» que les vieillards ont
» vu et fait; ceux-ci ai-
» ment à le raconter. »

Ainsi débutent, sous
le titre de *Souvenirs et*
Anecdotes, les intéres-
sants et spirituels Mé-

moires du Comte de Ségur.

Les vieillards, aujourd'hui comme toujours,
aiment à raconter ce qu'ils ont vu et fait; mais
est-il sûr que la jeunesse soit bien curieuse de
le savoir?

« Le dernier rayon de l'esprit de l'homme qui
» finit sa carrière, » — poursuit plus loin l'au-
teur, — « sert parfois d'utile fanal au jeune
» homme qui commence la sienne. »

Il est vrai. Cependant la plupart des jeunes
gens, convaincus de l'infériorité des temps an-
térieurs à l'égard de l'heure présente, négligent
de leur emprunter des lumières, et marchent à
travers les écueils, sans se demander comment
d'autres les ont franchis avant eux. Mais si l'ex-
périence tardive apprécie seule l'utilité de ce
fanal trop dédaigné, les récits du passé ne lais-
sent pas de plaire aux lecteurs de tout âge, quand
ils joignent à l'agrément du style la variété du
sujet.

Les Mémoires du Comte de Ségur possèdent
ce genre de mérite. — Né sous le règne de
Louis XV, mort au seuil du règne de Louis-

Philippe, il avait connu dans son dernier éclat
la vieille société française, traversé l'époque la
plus orageuse de notre histoire, et subi dans son
existence personnelle, cahotée par les événements
publics, une suite de vicissitudes, dont il nous
fait l'énumération rapide :

« Le hasard a voulu que je fusse successive-
» ment colonel, officier général, voyageur, navi-
» gateur, courtisan, fils de ministre, négocia-
» teur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur,
» poète, auteur dramatique, collaborateur de
» journaux, publiciste, historien, député, con-
» seiller d'état, sénateur, administrateur et pair
» de France. »

Quiconque à beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu

Ainsi en était-il du Comte de Ségur; et ce qu'il
avait retenu, il l'a bien raconté. Ses Mémoires,
restés inachevés, ne dépassent point la période
de sa vie qui appartient encore au 18^e siècle;
mais elle suffit pour exciter vivement notre in-
térêt.

La famille de Ségur était ancienne; toutefois
c'est seulement vers le xvii^e siècle que le mérite
plus saillant de ceux qui en portaient le nom pa-
rait l'avoir rendue digne d'attention. Les exploits
militaires du bisaïeul, de l'aïeul et du père de l'au-
teur des Mémoires, attestés dans leur personne
par de glorieuses cicatrices, l'avaient mise en
lumière; un riche mariage vint y apporter la for-
tune. A vingt-deux, ans déjà colonel et orné de

deux terribles blessures reçues l'une à Rocoux, l'autre à Lanfeld, ce père, dont monsieur de Ségur se plaignait à parler avec amour et vénération, épousait une jeune et belle créole, qui possédait à Saint-Domingue une habitation de 120 mille livre de rentes, et dont il avait conquis le cœur par son héroïque bravoure. — De nouveaux exploits, de nouvelles blessures, achevèrent d'élever très haut sa réputation militaire; de grands commandements d'abord, plus tard le ministère de la guerre, enfin le bâton de Maréchal de France, en furent la récompense. Nul n'aurait osé dire que ces honneurs et ces emplois n'étaient pas justement mérités.

Une position si bien établie semblait avoir toute chance de durer. Il n'en fut rien. Au moment où le cardinal de Brienne prenait possession du pouvoir, le maréchal de Ségur avait quitté le conseil du roi et s'était retiré dans la vie privée. La révolution éclate. Atteint dans la fortune de ses enfants par l'insurrection de Saint-Domingue, il se voit dépouiller en outre de tout ce qui constitue sa fortune personnelle, pensions, grades, décorations.

« La convention poussa la rigueur et l'injustice jusqu'à faire vendre publiquement ses meubles. »
 « Ce respectable guerrier vint chercher un asile dans mes bras, et malgré ma pauvreté, le bonheur de le nourrir me parut une faveur de la fortune. — A soixante-dix ans, pauvre, infirme, on l'enferme à la Force. Je fus aussi arrêté, mais sans pouvoir partager sa prison; car on ne permit ni à ses enfants, ni à son domestique d'y demeurer avec lui. Il fut aussi courageux dans le malheur qu'il l'avait été dans le danger... »

Le père comme le fils, échappa néanmoins au sort commun qui frappait à cette époque les têtes les plus éminentes. Les prisons se rouvrirent.

« Ses derniers jours furent tranquilles. Le premier Consul, informé de sa position, adoucit la fin de la carrière du vieux et respectable guerrier, qui, en le plaçant à l'École militaire, lui avait ouvert le chemin de la gloire. »

On s'unit à l'attendrissement de ce fils si pieusement incliné devant le souvenir paternel, et qui le place dans ces pages touchantes avant tous les autres qu'évoque sa mémoire.

Quand le jeune Comte de Ségur était entré dans la vie, sa famille jouissait en plein des faveurs de la fortune, et la route qui s'ouvrait devant lui allait être, selon toute apparence, facile à parcourir. Rien ne faisait prévoir la formidable catastrophe qui s'approchait. Cependant certains symptômes, vaguement entrevus déjà par quelques esprits sérieux, l'annonçaient. « Nous entrons dans le siècle des révolutions, » avait dit J.-J. Rousseau. Le règne de Louis XV tirait à sa fin; l'indolence du monarque, la dépravation de ses mœurs, l'abaissement de la puissance française, appelaient sur son gouver-

nement le mépris de la nation. Une tendance générale à l'opposition, nourrie par les vives polémiques du siècle, se manifestait partout sans but déterminé. On était, pour ainsi dire, au vestibule de la révolution, devant ses portes encore fermées, mais prêtes à s'ouvrir.

« Le pouvoir restait arbitraire, et cependant, l'autorité tombait; l'opinion échappait en raillant au despotisme; on ne possédait pas la liberté, mais la licence. »

L'anglomanie était l'un des signes qui caractérisaient cette disposition générale des esprits à la critique des choses existantes.

« Les hommes mûrs étudiaient et enviaient les lois de l'Angleterre. Les jeunes gens n'aimaient plus que les chevaux, les jockeys, les bottes et les fracs anglais. »

Rappelons ici que le même engouement avait gagné la littérature. Les romans de l'époque en font foi. Les délicatesses du sentiment, la générosité du caractère, le fier dédain des préjugés, passaient, avec la profondeur de la pensée, pour des qualités essentiellement anglaises. Si le romancier mettait en scène un personnage qui en fut doué, on pouvait être sûr que c'était un fils d'Albion.

Le prestige attaché en France à la royauté n'était pas pourtant totalement détruit. Un mot du roi, un regard du roi, comptait encore beaucoup dans la vie d'un homme. Une impression de ce genre figure dès le début dans celle du Comte de Ségur.

Son père, nommé au commandement des troupes réunies à Compiègne, avait emmené avec lui, comme aide de camp, le jeune homme, alors âgé de quatorze ans. Louis XV honore le lieu de sa présence. On lui offre un repas. Le roi ne veut pas souffrir que le général en chef, couvert de gloire et de blessures, le serve à table. Il l'y fait asseoir, appelle le fils à remplacer le père, et, à plusieurs reprises, lui adresse des paroles bienveillantes.

« A la fin du dîner, il me demanda l'heure qu'il était. Je lui répondis que je n'en savais rien, n'ayant pas de montre. — Ségur, dit-il à mon père, donnez sur-le-champ votre montre à votre fils. — Il eut peut-être été plus naturel qu'il me donnât la sienne. »

D'accord; mais Louis XV ne s'en tint pas là, et le lendemain le jeune Ségur recevait en don deux jolis chevaux des écuries royales, présent plus précieux aux yeux d'un garçon de quatorze ans que la montre même de Sa Majesté.

Ce séjour au camp de Compiègne offre quelques détails intéressants, parmi lesquels nous citerons seulement celui-ci :

« Avant que le camp se séparât, un déserteur fut condamné à mort. Ma mère courut se jeter aux pieds du roi, et obtint la grâce du coupable. Sedaine me dit que ce fut à l'occasion de cet événement que depuis il fit l'opéra du

» Déserteur, dont Monsigny composa la musique. »

Peu d'années après, l'auteur assiste sur la place Louis XV au feu d'artifice qui termina d'une manière si funeste les jouissances auxquelles donnait lieu le mariage du Dauphin. Cet épisode, prélude affreux aux sanglantes tragédies dont cette même place devait être vingt-trois ans plus tard le théâtre, laisse dans sa mémoire une trace de terreur ineffaçable.

Cinq ans s'écoulaient; Louis XV meurt. Le naïf Ségur, en sujet loyal se croit obligé de lui donner des larmes; mais il ne tarde pas à les sécher, voyant l'indifférence universelle ou même la joie qui accueille cet événement. Ici, nous avons un aperçu bien fait de la nouvelle cour, du caractère du roi, de celui de la reine, des périls qu'ils ont devant eux, mais que ni eux, ni personne autour d'eux, ne prévoyaient. On est, en apparence, à l'aurore d'un beau jour: tout appartient à l'espérance.

Le Comte de Ségur n'avait que vingt-deux ans; il n'était pas alors d'usage que la jeunesse s'occupât de politique.

« A mon âge, je ne pouvais suivre et voir que la cour, les sociétés brillantes de Paris, leur séduisante superficie, et le tourbillon de leurs plaisirs. »

Il nous parle de ces plaisirs auxquels il prenait part, de ses goûts littéraires, de ses relations sociales, de ses duels; car la mode, chez les jeunes gentilshommes, était aux duels. Il fallait y obéir, dût-on, sur le motif le plus léger, croiser le fer avec son meilleur ami.

« C'était au milieu des bals, des fêtes, des chasses, des jeux, des concerts, que nous nous avançons gaîment, sans prévoir nos destinées... Nous nous sentions disposés à suivre avec enthousiasme les doctrines philosophiques que professaient des littérateurs spirituels, hardis... quoique ce fussent nos rangs, nos privilèges, les débris de notre ancienne puissance, qu'on minait sous nos pas, cette petite guerre nous plaisait; nous n'en éprouvions pas les atteintes; nous n'en avions que le spectacle... Nous applaudissions les scènes républicaines de nos théâtres, les discours philosophiques de nos académies. »

Les généreuses théories séduisaient la jeune noblesse, sous la condition de rester en dehors de la pratique. Cependant il est une réforme que, de son chef, elle tente d'opérer. Le costume moderne est affreux; on convient qu'il faut le changer. Les Français en ont porté de moins laids: pourquoi ne pas choisir, entre tous, celui qui semblera devoir plaire davantage? Après examen et délibération, tous les jeunes gens de la cour s'engagent à reprendre le costume Henri IV. On espère qu'à leur exemple, l'usage deviendra général.

Cette innovation, — ou plutôt cette restaura-

tion, — autorisée par le carnaval, se produit, sous prétexte de quadrille, chez la reine. Elle obtient le plus grand succès. Mais hélas! le carnaval expire, et, avec lui, le costume d'Henri IV. — Louis XVI n'entend pas que de pareilles perturbations agitent le royaume.

Une autre hardiesse non moins grande nécessite un appel à l'indulgence royale. Dans ce même carnaval, les jeunes téméraires ont osé s'attaquer au Parlement, et parodier une séance de l'auguste assemblée. La Fayette y a porté la parole comme avocat général. C'est la première fois que ce nom, fameux à d'autres titres, apparaît dans l'histoire, où l'introduit une espièglerie enfantine. Le méfait est grave; mais l'habile Ségur, préjudant sans le savoir aux fonctions diplomatiques qui doivent lui échoir dans la suite, prévient les délateurs, et le raconte lui-même au monarque qui l'interroge. Le roi rit; tout est pardonné.

Les salons de Paris, — ces salons du XVIII^e siècle demeurés si célèbres, — étaient alors dans toute leur splendeur. L'auteur se plaît à en dépeindre le charme.

« On y voyait un mélange indéfinissable de simplicité et d'élévation, de grâce et de raison, de critique et d'urbanité... Les hommes de lettres les plus distingués étaient admis avec faveur dans les maisons de la plus haute noblesse. »

A ces réunions d'élite, présidaient quelques femmes d'esprit qui devaient, à ce rôle, une renommée européenne. Les salons de madame du Deffant, de madame Geoffrin, de la maréchale de Luxembourg, et d'autres encore, comptaient au premier rang des curiosités de Paris. Tout étranger de marque tenait à honneur d'y être présenté. L'art de la conversation était porté là au plus haut degré de perfection. On y traitait toutes les questions, on y abordait tous les sujets. C'est à cette école que se formait le comte de Ségur. Il attirait à lui l'intérêt bienveillant des savants et des lettrés qui en étaient les habitués. Boufflers souriait à ses vers agréables; d'Alembert lui donnait son amitié.

Tout-à-coup, au milieu de ce monde raffiné, se propage une sorte de secousse électrique. Un cri de liberté a retenti au-delà de l'Océan: l'indépendance des États-Unis est déclarée.

Cet acte provoque un enthousiasme général. Les grands principes de justice, de droit, de dignité humaine, proclamés par les écrivains en renom, ne sont plus seulement un prétexte à phrases sonores: ils passent des livres dans les faits. Tous les vœux sont pour les insurgés américains, et contre cette Angleterre, que les désastres de la dernière guerre ont enrichi des dépouilles de la France. C'est une mode, c'est une fureur. Dans les salons, on ne joue plus au wist; on joue au Boston. On se presse chez les commissaires qui viennent au nom de la naissante République quêter l'appui du gouvernement de

Louis XVI. La simplicité mâle de leur costume et de leurs manières étonne et enchante la foule brillante des gens de cour; Franklin surtout est, — pour parler le langage moderne, — le lion du jour. Le même mouvement se propage dans le reste de l'Europe. Déjà des volontaires en sont partis pour aller se joindre aux soldats de Washington. Polawski, Kosciuszko, qui n'ont pu sauver l'indépendance de leur propre pays, combattent pour celle de l'Amérique. Les fils des plus grandes familles de France, brûlent d'en faire autant. Le Gouvernement, irrésolu et prudent, ne veut pas se compromettre ouvertement avec l'Angleterre, et comprime leur fougue généreuse.

Cependant, l'élan qui les emporte ne peut être entièrement arrêté. Trois d'entre eux s'approprient à donner l'exemple aux autres: c'est le marquis de La Fayette, le vicomte de Noailles et le comte de Ségur. — Etroitement unis par l'amitié, ils le sont aussi par l'alliance. Les deux premiers ont épousé naguère deux petites filles du chancelier d'Aguesseau, et, dans la même lignée, le troisième bientôt prendra femme à son tour. Ils ont comploté de partir ensemble; mais le secret s'évente. Un ordre ministériel, auquel se joint l'autorité des parents irrités, intervient, et fait avorter le projet de départ. Ségur et Noailles, qui dépendent encore de leur famille, sont forcés d'obéir. Il n'en est pas de même de La Fayette, le plus jeune des trois. Maître à dix-neuf ans de sa personne, possesseur de cent mille livres de rentes, il est libre. Sous un maintien grave, sous une apparence même d'embarras et de timidité, dit M. de Ségur, il cachait une nature ardente. Trompés par ce masque de froideur, ses proches demeuraient confondus de le voir mêlé à une affaire qui requérait tant de décision et de témérité. D'autres étonnements leur étaient réservés.

Un jour, à sept heures du matin, le comte de Ségur voit arriver chez lui La Fayette.

« Il entre brusquement dans ma chambre, en ferme hermétiquement la porte, et s'asseyant près de mon lit, me dit: — Je pars pour l'Amérique; tout le monde l'ignore, mais je t'aime trop pour avoir voulu partir sans te confier mon secret. — Et quel moyen, lui répondis-je, as-tu pris pour assurer ton embarquement? »

Tout était prêt. Un vaisseau acheté, équipé, armé par lui l'attendait dans un port d'Espagne. Il devait y retrouver quelques jeunes officiers prêts à courir la même fortune avec lui. La hardiesse du plan n'avait d'égal que le sangfroid et la rapidité de l'exécution.

« Je n'eus pas besoin d'exprimer longuement à mon ami le chagrin que j'avais de ne pouvoir l'accompagner; il le sentait aussi vivement que moi; mais nous conservions l'espoir que la guerre éclaterait bientôt entre l'Angleterre

et la France, et qu'alors rien ne s'opposerait à notre réunion. »

La Fayette trompe toute surveillance, et part. Ordre est lancé de l'arrêter. On court après le fugitif, on l'arrête en effet. Il s'échappe, franchit les Pyrénées, franchit l'Océan et met pied à terre en Amérique, où il est reçu avec acclamations.

En France, au contraire, sa famille était dans la désolation. Les têtes prudentes condamnaient cette expédition, d'après elles si folle et si dommageable à ses intérêts. Une seule voix osait prendre sa défense: c'était celle de sa jeune femme. Mais elle ne reste pas seule longtemps.

« Lorsque Paris retentit du bruit des premiers combats où La Fayette et ses compagnons d'armes avaient fait briller le nom français, l'approbation fut générale; les personnes mêmes qui avaient le plus blâmé sa téméraire entreprise, l'applaudirent; la Cour s'en montrait presque enorgueillie, et toute la jeunesse l'enviait. »

Le comte de Ségur n'était pas celui qui l'enviait le moins. D'heureux changements survinrent dans sa vie: il est nommé colonel en second d'un régiment de dragon; il se marie. — Ce double événement apporte quelque diversion à son chagrin sans le lui faire oublier. Son temps se partage entre ses devoirs militaires et la fréquentation du monde parisien, dont il reprend la peinture par une suite d'anecdotes et de portraits amusants. Là, au milieu de l'ardent mouvement des idées, se produisaient bien des contrastes et bien des chocs dans la manière de voir, mais ne cessaient pas de régner la tolérance et l'harmonie.

« Jours heureux, » — dit-il, — où les opinions n'influaient pas sur les sentiments, et où l'on savait toujours aimer ceux qui ne pensaient pas comme nous! »

Les choses ont beaucoup changé depuis lors.

C'est au foyer même de cette société brillante, près de s'éteindre, que vient finir son plus fameux représentant. Voltaire repartait à Paris après vingt années d'absence. On sait de quel triomphe pour lui ce retour fut accompagné. Jamais conquérant victorieux ne se vit accueilli avec des transports plus délirants. Tout culte à ses fanatiques; celui de Voltaire avait les siens, dont l'enthousiasme tombait souvent dans un excès risible. Nous en trouvons ici un trait plaisant.

Parmi les personnes dont le philosophe avait gardé bon souvenir et qu'il voulut revoir à Paris, figurait la mère de notre auteur, femme aussi distinguée d'esprit que de manières. Quoique atteinte de la maladie dont elle mourut un mois après, madame de Ségur ne crut pas devoir décliner l'honneur de sa visite. Deux fois il se rend chez elle, et vient s'asseoir près de son lit de douleur. Dans le salon, cinquante ou soixante personnes, nous dit M. de Ségur, présent à cette

scène, « s'entassaient sur plusieurs rangs, allongeant le cou, se levant sur la pointe de leurs pieds, et qui, sans faire le moindre bruit, prenaient une oreille attentive à tout ce qui sortait de la bouche de Voltaire. »

Le patriarche de Ferney, à quatre-vingt-quatre ans, n'avait rien perdu ni de la fraîcheur de sa mémoire, ni de la prodigieuse vivacité de son esprit. Que de choses saillantes, que de mots étincelants vont jaillir d'un tel entretien ! Écoutez.

Le dialogue roule d'abord sur un sujet assez vulgaire, quoique assurément fort important. Interrogée sur l'état de sa santé, madame de Ségur se plaint de ne trouver qu'à grand-peine quelque aliment que son estomac souffrant veuille accepter.

« Voltaire lui raconta qu'il s'était vu près d'une année dans la même langueur... et qu'un moyen bien simple l'avait guéri ; il consistait à ne prendre pour toute nourriture que des jaunes d'œufs délayés dans de la farine de pommes de terre et de l'eau... A peine avait-il prononcé ces derniers mots de jaunes d'œufs et de farine de pomme de terre, qu'un de mes voisins fixa sur moi son œil ardent, et me pressant le bras, me dit avec un cri d'admiration : Quel homme ! Quel homme ! Pas un mot sans un trait ! »

Hélas ! Voltaire a compté, et compte encore aujourd'hui, plus d'un admirateur aussi bien doué de discernement que celui-ci. Plût au ciel que leur jugement s'arrêtât aux questions de jaunes d'œufs et de pommes de terre !

Pendant la conversation du philosophe avec sa mère, le fils de la maison se tenait modestement à l'écart et perdu dans la foule de ses auditeurs. C'est seulement à la seconde visite de Voltaire qu'il lui est présenté. Recommandé à son attention par d'Alembert et les autres lettrés dont il s'était attiré la bienveillance, il en reçoit un gracieux accueil.

« Voltaire charma mon amour-propre en me parlant avec grâce et finesse, de ma passion pour les lettres et de mes premiers essais. Il m'encouragea par quelques conseils... Je ne revis plus Voltaire qu'au Théâtre-Français. »

La représentation d'*Irène* et la mort de Voltaire qui la suivit de près, sont des épisodes connus de tout le monde ; nous ne nous y arrêtons pas.

Tandis que l'agitation philosophique et littéraire entretenait à Paris l'activité des esprits, de l'autre côté de l'Atlantique, les événements marchaient : un brillant succès venait de prêter un nouveau lustre à la cause Américaine. Le général anglais Burgoyne avait mis bas les armes à Saratoga. En France, la jeunesse électrisée par cette nouvelle, s'enflammerait plus que jamais d'une ardeur belliqueuse. Entraîné par l'opinion public, le Gouvernement signait au mois de décem-

bre 1777 un traité de commerce avec la république des États-Unis. A la suite de cet acte, la guerre qui depuis longtemps couvait entre la France et l'Angleterre se déclare enfin. Un premier corps de troupes est envoyé comme secours en Amérique ; mais en vain le comte de Ségur sollicite d'en faire partie. Ni ses vives instances, ni même l'appui de la reine, ne peuvent lui faire octroyer cette faveur.

Cependant, Louis XVI et, avec lui, son ministère, ne se portaient à cette guerre qu'à contre-cœur. La lenteur, l'insuffisance des secours, une série de fautes commises dans la direction des affaires, rendaient inefficace l'assistance que la France prêtait à l'Amérique. Ces fautes amènent un changement dans le Gouvernement. Par l'intervention de madame de Polignac, constante amie de sa famille, et l'influence exercée par elle sur la Reine, M. de Ségur a la joie de voir son père appelé au ministère de la guerre, en même temps que le comte de Castries entre à celui de la marine. Dès lors, sous une impulsion plus vigoureuse, les choses prennent un tout autre aspect, et des faits glorieux aux armes associées de la France et des États-Unis signalent cette nouvelle période de la lutte soutenue par elles pour l'indépendance de la jeune république. Après quelques délais, qui mettent encore sa patience à l'épreuve, le comte de Ségur obtient enfin ce qu'il souhaite depuis si longtemps. Il part à son tour, et va remplacer en Amérique, comme colonel en second du régiment de Soissonnais, son ami le vicomte de Noailles, rappelé en France par sa promotion à un grade supérieur.

Par malheur, il est un peu tard. La guerre touche à son terme ; l'issue n'en est plus douteuse. La prise de Yorktown, tombé au pouvoir de Washington et de Rochambeau, a décidé du sort de la campagne. La Fayette, qui commandait l'une des colonnes d'assaut, est rentré en France, accueilli par l'enthousiasme populaire et les applaudissements de la cour. Ceux qui vont chercher les combats de l'autre côté de l'Atlantique n'ont plus guère de lauriers à y moissonner, comme on eût dit alors ; tout au plus en trouveront-ils à glaner. N'importe ; cela vaut encore la peine de faire le voyage.

Le 19 mai 1782, le Comte de Ségur s'embarque à Brest. Avec lui partaient le duc de Lauzun, le prince de Broglie, Alexandre de Lameth, et quelques autres jeunes officiers, comme lui avides d'honneur, amoureux du nom de liberté. Mais on dirait qu'un génie malfaisant a juré de les enchaîner aux rivages de France. Une tempête, à la sortie du port, repousse le bâtiment et l'endommage. Il faut le réparer. En rade, les Anglais le guettent ; on louvoie pour les éviter. Enfin, on rallie à Rochefort l'*Aigle*, autre frégate de rang supérieur, et les deux navires font route de conserve pour le continent américain.

A part une courte relâche aux Açores, à la-

quelle s'attachent quelques curieux détails de mœurs, la traversée offre peu d'incidents. Somme toute, elle n'est pas heureuse; des calmes la contrarient; la *Gloire*, forcée de livrer combat à un vaisseau ennemi, dont l'absence de bonnes lunettes de nuit a empêché de reconnaître l'approche, ni de bons pilotes. Les pilotes, comme tout-à-l'heure les lunettes, manquent à bord des deux bâtiments français. L'*Aigle* et la *Gloire* enfilent le fleuve par un mauvais côté, et vont s'échouer dans des bancs de sable. A tout prix il faut sauver de l'eau et des Anglais les dépêches et les millions que l'armée attend. Des canots transportent au rivage les officiers de terre, avec monsieur de Vaudreuil leur chef. Une foule d'accidents, de difficultés, de misères les y accueillent. Monsieur de Ségur, momentanément séparé de ses amis, seul, sans autres vêtements que ceux qu'il a sur lui, erre au hasard, va en avant, revient sur ses pas, sans obtenir des habitants, dans le petit canton du Maryland où il est jeté et qui contient encore des partisans de l'Angleterre, l'aide et les renseignements dont il a besoin. Enfin on se retrouve. Chargé par monsieur de Vaudreuil d'aller remettre à monsieur de la Luzerne, ministre de France près des États-Unis, et au comte de Rochambeau, qui commande en chef les forces françaises venues à leur secours, les dépêches qui leur sont destinées, le colonel du régiment de *Soissonnais* poursuit en toute hâte sa route vers Philadelphie.

Dans le pays qu'il traverse, tout l'enchantement de la beauté de cette nature américaine, le caractère, les mœurs, les manières des populations,

la cordialité de leur accueil, ont pour lui un attrait qui justifie de près ce que de loin en avait rêvé son imagination.

« Un œil accoutumé au spectacle de nos » magnifiques cités, à l'afféterie de nos jeunes » élégants... est surpris de n'y voir nulle part » l'excès du faste ni celui de la misère... Leur » maintien libre, franc, familier, également » éloigné d'une rudesse grossière et d'une politesse maniérée, nous montrait l'homme indépendant, mais soumis aux lois, fier de ses droits » et respectant ceux des autres. Leur aspect » vous disait que vous vous trouviez dans la » patrie de la raison, de l'ordre et de la liberté. »

Ce portrait, assurément, est le plus beau que l'on puisse tracer d'un peuple. L'auteur s'y complait, et y revient à plusieurs reprises. Les Américains étaient encore, à cette époque naissante de leur histoire, les descendants de ces courageux colons, qui, jadis, avaient apporté sur le sol vierge du nouveau monde la constance de leur foi religieuse et la patience du travail. La population n'y montait qu'à quelques millions d'âmes, et le dieu dollar n'y avait point de temple.

Gracieusement reçu par monsieur de la Luzerne, le voyageur, après tant de traverses, est heureux de prendre un peu de repos; mais il n'en jouit pas longtemps. A peine peut-il jeter sur Philadelphie un regard curieux, et noter l'impression que lui fait cette ville, capitale de la nouvelle république et déjà peuplée de cent mille âmes. — « A la vue de Philadelphie, dit-il, il était difficile de ne pas pressentir les grandes et prospères destinées de l'Amérique. » — Au bout de vingt-quatre heures, il repart, pour se rendre sur la rivière d'Hudson, au camp de Washington et de Rochambeau.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LIVRES D'ÉTRENNES

Nous avons l'habitude de signaler quelques livres d'étrennes, destinés, non seulement aux jeunes filles, mais aux différents membres de la famille, et, à vrai dire, les jeunes personnes sont assez mal partagées dans ces publications annuelles : on ne pense guère à elles, et ce, parce qu'un livre d'imagination riante et d'une certaine portée morale n'est peut-être pas facile à faire, tandis que les sciences et les voyages ouvrent

une mine inépuisable à ceux qui cherchent à les vulgariser. Voici, par exemple, un très beau volume, *les Mercenaires*, par Léon Cahun, enrichi de cartes et de gravures, qui raconte sous une forme animée et dramatique, les guerres d'Asdrubal contre les soldats mercenaires que Carthage employait, et qui se révoltèrent, cette guerre que l'antiquité a nommée *inexpiable*, à cause des cruautés qui furent commises par les deux armées. Pourtant, le caractère d'Asdrubal intéresse, et tout ce qui regarde cette mystérieuse Car-

thage et ses héros, Amilcar, Asdrubal, Annibal, a le don d'émuvoir les esprits curieux. Aussi ce volume nous paraît-il fait pour intéresser la jeunesse, nous n'oserions dire les jeunes filles, le goût de l'histoire n'est pas dominant chez elles; mais leurs frères y trouveront une agréable et profitable lecture.

Les *Aventures de trois Fugitifs en Sibérie*, par Victor Tissot et Armero, sont de nature à captiver tous les âges: toutes les horreurs de la captivité dans ces lieux redoutés y sont peintes dans un récit, un roman qu'on lit avec intérêt; pour ceux qui ont beaucoup lu, ces détails ne sont pas nouveaux, mais la jeunesse a le bonheur d'ignorer, et le bonheur, beaucoup plus grand, de pouvoir, si elle veut connaître et apprendre. Nous signalons ce beau volume très bien illustré.

Le *Voyage dans nos Alpes*, par M. Ch. Deslys, est tout à fait vivant et pittoresque; des nouvelles sont encadrées gracieusement dans ces admirables paysages où se confondent les beautés sévères des montagnes et les grâces riantes des plages que baigne la Méditerranée. Si une famille a des amis ou des parents à Cannes, à Nice, à Menton, elle pourra dans ce beau livre suivre les traces des chers absents (1).

M. B.

LA SERVANTE DU RÉGISSEUR

PAR MADEMOISELLE MARLITT

(Traduit par MADAME E. RAYMOND) (2)

De nombreux romans ont fait connaître mademoiselle Marlitt, et le public lui a trouvé une imagination brillante, un don d'intéresser, une haine violente contre les abus, la tyrannie, l'hypocrisie, l'avarice, mais pour elle, comme pour tous ceux qui écrivent, le succès n'est pas toujours le même, et il y a loin de *Gisèle*, de la *Petite Princesse des Bruyères*, à la *Maison Schilling* ou à la *Servante du Régisseur*. Non cependant que ce dernier roman soit dépourvu de tout mérite; en voici brièvement le sujet: un jeune homme hérite d'une belle propriété, à la condition d'aider un vieux régisseur et sa femme, très pauvres et très abandonnés. Ces vieillards ont une nièce, Agnès, qu'on ne voit jamais, et une servante qu'on voit toujours. Cette servante est belle, jeune, pleine de courage et de grâce, sa vie paraît entourée de mystère, et l'héritier, Markus, s'attache à ses pas, et veut percer à toute force le secret dont elle s'enveloppe. Ce secret, et c'est là le défaut du roman, n'en est pas un pour le lecteur: il a deviné dès les premiers chapitres, qu'Agnès qui ne paraît jamais, et la jolie servante, si intelligente, si éloquente, si habile en toutes choses, ne sont qu'une seule et même

personne. Tout se découvre, et le roman finit par un heureux mariage qui unit Markus et Agnès, la servante du régisseur. La traduction, ou, pour mieux dire, l'adaptation de madame Emmeline Raymond est faite, avec le talent distingué qu'on lui connaît.

M. B.

LE TRÉSOR DE FRITZ

PAR MADEMOISELLE E. CARPENTIER

Ce charmant volume, illustré avec beaucoup de goût, est certainement dans sa simplicité un des plus jolis livres d'étrennes de l'année; il a pour lui la forme et le fond. Quand le petit roman commence, Fritz est un pauvre orphelin, qui n'a d'autre trésor que son bon et charitable cœur; quoique très pauvre, il donne de son nécessaire; quoique fort maltraité par une méchante parente, il est toujours plein de compassion pour les maux d'autrui. Un vieillard, presque centenaire, qui va, mendiant, dans la campagne, est l'objet des bontés de Fritz; il lui parle, le console, partage avec lui sa maigre pitance; ce vieillard, qui se nomme Petrus, joue un grand rôle dans l'histoire. Fritz est devenu grand, il a quitté les Vosges, un peintre l'a emmené avec lui en Italie et il a cultivé les dispositions qu'avait le jeune paysan pour la peinture; il l'a élevé, formé, et Fritz revient chez lui, à l'âge de vingt ans, toujours le même par le cœur, mais devenu méconnaissable à l'extérieur, car la distinction des manières et l'éclat du talent répondent à la beauté de son âme; il apprend que le vieux Petrus est mourant et il y court... Là se dénoue le roman, on connaît là le trésor de Fritz, et je n'enlèverai pas à nos lectrices le plaisir de la surprise.

J'espère que toutes liront cet aimable volume, tout-à-fait digne de l'imagination à la fois riante et réglée de l'auteur (1).

M. B.

LES BETES EN ROBE DE CHAMBRE

PAR LE MARQUIS DE CHERVILLE.

Plus j'ai vu les hommes, plus j'ai aimé les chiens! Hélas! ce mot humoristique du pauvre Lamartine pourrait bien devenir la devise de beaucoup d'âmes généreuses, déçues dans leur sympathie pour l'humanité; le christianisme défend cette triste humanité si souvent coupable et lui assure des amis et des protecteurs, même parmi ceux qui la jugent, mais le christianisme n'interdit pas l'amitié et la pitié pour les animaux; l'on peut, plus d'un exemple le prouve, augurer mal de ceux qui les maltraitent. Le

(1) Ces trois volumes sont en vente à la librairie Hachette. Prix de chacun d'eux: 5 francs broché.

(2) Librairie Didot. Prix du volume, 3 fr.

(1) Très joli volume cartonné avec gravures. Chez Théodore Lefèvre et Compagnie, 2, rue des Poitevins. — Prix, 3 fr. franco.

charmant livre de M. de Cherville fera plaisir à tous ceux qu'intéressent, à des titres divers, les compagnons de nos plaisirs et de nos travaux ici-bas : il parle si bien des oiseaux, des bons chiens, des chèvres, si précieuse aux pauvres, des ânes si utiles, des chevaux si à plaindre lorsqu'ils ne sont ni beaux, ni jeunes; il n'oublie pas les poissons, ni les petits animaux des champs et des bois, écureuils, loirs et ceux aussi que guettent les braconniers, ou bien que poursuit l'ardente convoitise du chasseur, lièvres, et bécasses, lapins et perdreaux. Le chapitre sur les chats est fort amusant; tout ce joli volume se lit avec plaisir et par surcroît il en reste quelque chose dans la mémoire, car les notions d'histoire naturelle s'y mêlent aux anecdotes et aux réflexions que suggère la situation de ces êtres inférieurs, mais aimables et utiles (1).

CHATEAU A VENDRE

PAR ALFRED DE COURCY

Ceci n'est pas une nouvelle, mais un roman prolongé, détaillé et intéressant au milieu de ses nombreux détours, de ses boutades amusantes de ses scènes mondaines très bien racontées.

Le héros du livre est un brave colonel, vieux garçon, dévoué à ses amis et particulièrement à son ami M. de Luzy, dont la ruine le préoccupe et l'attriste : son château est à vendre, sa fille, que le colonel a fait sauter sur ses genoux, ne

(1) Chez Firmin Didot, rue Jacob, 46, Paris. Un joli volume. Prix, 3 francs.

trouvera pas à se marier; un instant, il songe à épouser lui-même Mathilde, et toutes les jolies symphonies de la jeunesse commencent à jouer dans son vieux et brave cœur. Mais il leur impose silence à temps; il voit que Mathilde ne hait pas un jeune officier, voisin de campagne de ses parents, son ami d'enfance, et pleinement généreux, le colonel achète le *Château à vendre*, le donne en dot à sa jeune amie et la marie à Olivier. Ce caractère est peint d'une manière sympathique et les dernières scènes du roman sont à la fois délicates et touchantes (1). M. B.

CHEZ LES AUTRES

PAR M. MARYAN.

Nos lectrices ont eu la primeur de cet aimable récit, elles ont suivi avec intérêt *Audry* dans ses diverses situations de fortune, toujours chez les autres, chez des mondains égoïstes, chez une parente dénaturée à force de rudesse et d'orgueil, chez de bonnes gens, et enfin, chez elle, ce *chez elle* qu'elle a gagné par de bien grands sacrifices, car l'auteur a élevé la vertu de son héroïne à des hauteurs d'abnégation où peu d'âmes arrivent. C'est d'un bon exemple à une époque où la personnalité domine. Nous espérons que le joli roman, rassemblé en un volume, obtiendra du public le même succès qu'il a obtenu dans nos colonnes (2). M. B.

(1) Chez Firmin Didot. Prix, 3 francs.

(2) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.
— Un volume. Prix, 2 francs.

CONSEIL A MARGUERITE

Des Dettes.

Bien chère enfant,

Votre lettre m'a touchée, vous êtes très jeune encore et de plus, très bonne et très compatissante. J'ai eu le malheur (ou le bonheur) de vieillir; j'ai vu, observé, comparé, et cette expérience qu'on acquiert souvent à ses dépens, me laisse moins ingénue et moins bonne que vous ne l'êtes. Je ne saurais, comme ma petite Marguerite, compatir à des malheurs qu'un scrupule de sagesse, un soupçon de raison eussent fait éviter.

Vous vous appitoyez sur le sort de votre cousine Madeleine qui a des dettes qu'elle ne peut payer, et un mari, homme juste, mais sévère, comme certain maître d'école, à qui elle n'ose

s'adresser pour avoir de l'argent. Le cas est fâcheux, certes! mais remontons à la source. Le mari de Madeleine lui refuse-t-il la somme nécessaire pour un budget féminin, en harmonie avec ses relations et sa condition sociale? la prive-t-il de l'abondant nécessaire? n'a-t-elle pas, tous les ans, des robes, des chapeaux, des manteaux, selon ce qu'exige la mode, toujours éphémère et toujours renaissante? Oui, vous l'avouez. Seulement, cet ample nécessaire, que, dans ma jeunesse, on eût appelé un excès et un superflu, ne suffit pas à votre amie. Son mari lui donne ce qu'il faut pour une toilette élégante et simple; elle veut plus, *excelsior*, comme dit le poète, *amplius* comme disent les saints lorsqu'il s'agit d'actes d'amour et de charité. Elle veut que robes

et chapeaux sortent des mains illustres qui font payer au poids de l'or, leurs multiples inventions, ça a du cachet, dit-elle, mais combien lui coûte ce cachet que, seules, les initiées peuvent admirer et comprendre? Son chapeau lui aurait coûté 35 francs chez une modiste ordinaire, elle le paie 90 francs chez une célébrité, et pourtant, c'est le même chapeau, les mêmes plumes, les mêmes dentelles espagnoles, les mêmes affiquets de jais; mais il vient de la rue de la Paix, quelle gloire! De même pour les robes, pour les *chabraques* (nom dont un homme que je connais baptise sans respect tous les pardessus.)

Avec quelle irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

Ainsi par l'augmentation des prix des coiffures et des vêtements, elle a jeté peu-à-peu les bases de ses dettes, devenues criantes et criardes; une noce y a mis le comble: il a fallu deux ou trois robes neuves, sans compter le long cortège des *et cætera*, et voilà la pauvre Madeleine qui doit près de quatre mille francs; elle se désole, elle ne dort plus, elle vous confie ses peines, et vous venez, chère amie, me demander un remède. Je n'insisterai pas sur le passé, je ne répéterai pas qu'il eût été si facile à votre parente de ne pas faire de dettes, ces dettes maudites qui ont pour mère la vanité, et pour enfants la duplicité, la tromperie, le mensonge, de toutes les heures; j'espère que Madeleine, dans ses nuits sans sommeil, a pu réfléchir un peu, et que les vérités que j'énoncerai, elle se les a dites à elle-mêmes; ainsi donc, passons. Pour l'heure présente, je ne vois qu'une

chose à faire: un aveu complet, absolu au mari, Il grondera, cela n'est pas douteux, il tempêtera peut-être, il n'aura plus autant de confiance dans sa femme, il surveillera d'un œil plus rigoureux démarches et dépenses, que faire à cela? Se soumettre, réparer, et regagner, par une conduite plus noble et plus sage, l'affection d'un homme qui n'est, dit-on, ni sans cœur, ni sans esprit. Prêchez cette morale à Madeleine, et vous la sauverez. Qu'elle se confie à son mari et qu'elle se méfie d'elle-même et de ses entraînements, et tout ira bien.

Quant aux moyens de salut que vous me proposez, vrai, Marguerite, ils sont impraticables. Des emprunts à des amis, à un banquier? Est-ce qu'ils prêteraient sans garantie, et le fissent-ils, ne faut-il pas toujours finir par s'acquitter, et par conséquent finir par avouer? Autant commencer par là et s'arrêter court dans cette voie fatale. L'autre moyen m'a fait sourire. Vous m'envoyez un petit volume manuscrit, ce sont des vers de Madeleine, et vous me demandez si on ne pourrait pas les vendre à un éditeur, bien cher, de façon à combler ce grand déficit. Ah! chère enfant, vous ne connaissez pas le sort des vers, fussent-ils dix fois supérieurs à des poésies de jeune fille: *on ne paie pas les vers, parce qu'ils sont impayables*, disait une femme qui en a fait de très bons, madame Tastu... Que Madeleine fasse encore des vers: ce sera un dérivatif pour ses goûts de toilette; qu'elle rime sa confession en vers, cela touchera peut-être le cœur de son mari, mais pour l'amour du ciel, qu'elle avoue et ne recommence plus! M. B.

RIVALITÉ

I

MAISON EN DEUIL



La cloche, ce porte-voix des tristesses humaines, la cloche de Notre-Dame de Nancy, résonnait à coups prolongés et mélancoliques, et d'une maison modeste de la rue Sainte-Catherine sortait un cortège funèbre. Le cercueil, posé sur le char, était orné d'une robe de magistrat et de la toque galonnée d'argent. Le président de la Cour, celui du Tribunal, le procureur général et le bâtonnier

des avocats portaient les coins du drap funéraire; des groupes nombreux de parents, d'amis, de collègues suivaient dans des voitures de deuil, et tous parlaient à voix contenue de celui qui s'en allait, bien jeune encore, vers la terre d'où l'on ne revient plus. On vantait les talents d'Ulric Faveray, la droiture et l'aménité de son caractère, on déplorait sa fin prématurée, et l'on finit enfin par arriver à l'idée qui, de nos jours, est toujours et partout l'idée dominante.

« Il ne laisse aucune fortune, sa veuve n'a presque rien.

- Si, deux enfants.
- Pauvre créature! Que deviendra-t-elle?
- Pas même droit à une pension!
- Cher collègue, on devrait bien introduir

quelques réformes dans la loi des pensions civiles.

— La modification viendrait trop tard pour madame Faveray.

— Je ne pensais plus à elle, elle est fort à plaindre : veuve et pauvre !

— Nous voilà arrivés.

Ils descendirent et entrèrent solennellement dans l'église, derrière la croix et le cercueil ; l'orgue remplissait les voûtes de ses gémissements, les psaumes de David suppliaient la miséricorde divine par ces paroles qui, depuis trois mille ans, servent d'interprète à l'âme humaine dans ses douleurs ; le sacrifice commença et se déroula avec une majestueuse lenteur, les derniers discours furent prononcés, derniers éloges, suprêmes adieux, derniers bruits de la vie, puis, les parents, les amis s'éloignèrent, et cette paix qui ressemble tant à l'oubli, commença pour Ulric Faveray.

Il reposait, et sa femme, ses petits enfants, l'amour, le souci de son cœur, commençaient les premières heures du veuvage et du délaissement. La solitude n'était pas encore venue, ni le silence ; des ouvriers déclouaient les tentures funèbres, une sœur de l'Espérance aidait la jeune servante à mettre en ordre la chambre mortuaire. Madame Faveray s'était réfugiée dans le cabinet de son mari, et là, accoudée sur la table pleine encore de dossiers et de volumes de jurisprudence, elle tenait sur ses genoux une toute petite fille qui regardait autour d'elle d'un air inquiet ; un beau garçon de six ans était assis à ses pieds, il paraissait très vif, très turbulent, mais sa fougue était domptée par le triste appareil qui l'environnait. Les rideaux baissés ne laissaient pas entrer le jour ; deux bougies éclairaient d'une lueur triste cette vaste chambre, la bibliothèque aux sombres reliures, ces livres, ces papiers, armes du travailleur, tombés de ses mains défaillantes ; il regardait sa mère, pâlie par les veilles, inondée de pleurs, et qui disait de temps en temps :

— Mes enfants ; mes pauvres petits enfants !

Auprès d'elle se trouvaient quelques-unes de ses parentes, une belle-sœur, une tante, une cousine, toutes avaient l'air grave et les yeux secs ; elles s'efforçaient de consoler la pauvre veuve ; consolations inopportunes et inefficaces, s'il en fut ! Que peut-on dire à un être sur lequel la foudre est tombée ! que cela ira mieux dans quelque temps ? que tout s'oublie ici-bas ? que tout s'efface ? Puérilités qui ne vont pas à l'âme : lorsqu'elle est chrétienne, cette âme, un seul mot la relève : Dieu ! lorsqu'elle est tendre, une seule larme lui fait plus de bien que toute la phraséologie des consolateurs.

La jeune fille, la jeune cousine comprenait mieux ce qui pouvait aller au cœur de Charlotte que les deux femmes, d'un âge mûr, déjà glacées par la triste expérience de la vie ; elle s'assit près d'elle et prit sur ses genoux la petite fille assoupie, puis elle dit à sa cousine.

« Le bon Dieu veillera sur eux ! Ayez confiance, Charlotte ! votre cher mari prie pour eux. »

— Il aimait tant ses enfants ! Quel vide ! Oh ! pourquoi Dieu nous l'a-t-il repris !

— Ma chère amie, dit la tante, il s'était fatigué au travail, on le voyait dépérir.

— Hélas ! je le voyais aussi, je le lui disais, mais je n'ai pas été entendue... et il n'est plus !

— Il a eu une si belle mort ! reprit la jeune fille, c'est une consolation pour vous, Charlotte, que de penser à ses derniers moments, si courageux et si pieux.

La pauvre Charlotte baissa la tête sans répondre ; au fond de son âme, il était des pensées qu'elle ne pouvait confier. Les femmes se turent et, au son des cloches de l'église qui annonçaient que le convoi se dirigeait vers le cimetière, elles se mirent à genoux et prièrent à haute voix. Le petit gargon les imita, il multipliait les signes de croix et il répétait *Notre Père*, le seul père qu'il eut désormais.

Les proches et les amis les plus intimes revinrent à la maison mortuaire, mais madame Faveray ne reçut personne, excepté son beau-frère, le frère aîné de son mari et le tuteur de ses enfants. Les dames les laissèrent seuls et emmenèrent les petits ; il serra la main de Charlotte et s'assit auprès d'elle.

« Quel affreux malheur ! dit-elle en levant sur lui ses yeux mouillés. »

— Il ne peut pas y en avoir de plus grand pour nous, mais, ma sœur, il faut vous fortifier par la pensée de vos enfants, pour qui vous devez vivre. Vous avez aimé le pauvre cher Ulric, vous avez fait pour lui tout ce que vous avez pu faire.

— Oui, dit-elle, je l'ai aimé, mais pas autant qu'il le méritait ! il méritait beaucoup : il était si bon, si religieux !

— Trop, peut-être, répondit le frère, sa piété a bien entravé son avancement... toujours juge d'instruction, pas de robe rouge, pas de croix d'honneur.

— Soit ! s'il n'a pas eu les honneurs du monde, il aura ceux du ciel.

— Sans doute, sans doute, et puisse-t-il du ciel, vous venir en aide, ma bonne Charlotte, car votre position sera difficile.

— Je le sais, dit-elle ; nous aurons à peine de quoi vivre. Que la volonté de Dieu soit faite. »

Il garda un moment le silence, et reprit :

« Je ne suis pas aussi détaché que vous des biens de la terre, et plus que jamais je regrette de n'être qu'un pauvre petit avoué, chargé d'enfants, et ne pouvant rien ou presque rien pour

mes pupilles. Nous avions une fortune autrefois, mais notre pauvre père l'a perdue dans de mauvaises spéculations, et Ulric et moi, n'avons dû compter que sur nous-mêmes.

— Et sur la Providence! dit-elle en levant les yeux au ciel. Voyez, mon cher Louis, j'ai bien réfléchi durant mes heures de veilles et d'insomnies, depuis ce grand malheur... je suis décidée à quitter cette maison, trop lourde et trop chère pour nous, à congédier un de mes deux domestiques et à aller habiter la maisonnette qui me vient de mes parents, près de l'Etang-Saint-Jean; plus tard, je chercherai quelque travail pour subvenir à l'éducation de mon cher Robert... j'élèverai moi-même ma petite Anne.

— Vous êtes pleine de courage, ma bonne Charlotte, mais le travail n'est pas facile pour les femmes. Si votre Ulric avait pu prévoir, quelle douleur c'eût été pour lui!

— Mon frère, Dieu a permis que dans sa rapide maladie, il n'ait pu beaucoup prévoir, mais il me voit d'une autre vie, et il m'approuve...

— Charlotte, mon frère avait bien raison de tant vous aimer.

Elle ne répondit pas, mais lorsqu'il l'eût quittée, elle prit un portrait de son mari qu'elle avait fait baisser à ses enfants, elle le regarda, le baisa doucement à son tour, et elle se dit :

« Oh! pourquoi ne t'ai-je pas plus aimé, toi qui m'as tant aimée! Mon Dieu! pardonnez-moi, secourez-nous! et donnez-lui les joies du ciel. »

II

UNE SOIRÉE

Le même jour, à la suite d'un agréable dîner, la famille du conseiller de préfecture Dhainault et ses invités se réunissaient dans un charmant jardin, où le soleil couchant jetait ses feux, son ombre et ses roses, pendant que la lune montrait son blanc profil entre les branches des hauts peupliers. Les hommes allèrent fumer sous une longue tonnelle de clématites; les femmes s'assirent au bas du perron, en face d'une pelouse, dont les corbeilles variées ressemblaient à des châles de cachemire, jetés sur le gazon. Elles parlèrent des nouvelles, et le décès du jeune juge fournit matière à la conversation.

« Que cette pauvre madame Faveray est donc à plaindre! dit madame Dhainault, excellente femme dont le cœur chaud avait de la sympathie pour les peines comme pour les joies des autres.

— Vous pensez qu'elle le regrettera si vivement que cela? demanda une dame. Elle ne paraissait pas heureuse avec lui. Quels airs soucieux elle apportait dans le monde et partout!

— Une mère de famille a bien des soucis,

répondit madame Dhainault. Pas de fortune et des éducations à faire!

— Mon Dieu! j'aurais cru qu'une personne aussi pieuse que madame Faveray devait être dégagée des biens de ce monde.

— On est dégagée pour soi, mais pour ses enfants!

— Il paraît que les funérailles ont été belles: M. Dhainault y était-il?

— Non, Madame, il y avait Conseil ce matin, mais voilà M. Rhode qui pourra nous en donner des nouvelles. M. Adrien, un mot?

M. Adrien Rhode s'approcha, et sa venue fit monter une faible rougeur sur le front modeste de la fille de la maison, d'Alix, qui était assise près de sa mère. Elle était jeune, Alix, et remarquablement jolie, avec des cheveux châtain et des yeux bleus, qui exprimaient la douceur, la franchise et la bonté. Elle ne leva pas ses yeux sur M. Rhode, mais elle écouta ses moindres paroles avec une attention profonde, comme si de cette bouche découlaient des oracles.

« Vous êtes allé aux funérailles de M. Faveray? dit madame Dhainault: y avait-il beaucoup de monde?

— Beaucoup, Madame, le monde officiel et beaucoup de parents et d'amis.

— Et des discours?

— Certes, l'un célébrait les talents du défunt, l'autre exaltait ses vertus, ses rares, ses éclatantes vertus!

— Mais c'était en effet un fort digne homme...

— Je ne vais pas à l'encontre, il est heureux d'avoir votre suffrage, Madame. Mais ce grand étalage de principes, de foi religieuse, de charité, était-il de bon goût? Elles lui ont coûté cher, ses vertus, le ministre et le préfet auraient préféré un peu plus de zèle à propos des élections!

— Si sa foi de chrétien lui a coûté des sacrifices, dit madame Dhainault, je conçois bien qu'on l'ait loué sur sa tombe: c'est une tardive justice.

— A votre point de vue, Madame, vous avez pleinement raison, mais, vous le savez, je ne suis pas partisan des idées catholiques, je ne m'associe ni aux sacrifices qu'elles imposent, ni aux éloges qu'on leur accorde. D'ailleurs, j'avais peu de sympathie pour M. Faveray.

— Que lui reprochiez-vous donc? demanda une dame.

— Je ne saurais le dire, vous savez: *Qui plaît est tout*, et ce grand Monsieur, gourmé et tenant les gens à distance, ne m'allait pas du tout.

— On dit qu'il aimait passionnément sa femme.

— C'est possible, et, pour qui connaît madame Faveray, c'est bien naturel.

Alix leva les yeux sur lui en ce moment, il était pâle, elle pâlit aussi; le son de sa voix semblait altéré par une émotion étrange, elle s'attrista, un flot de mélancolie noyait son pauvre petit cœur.

Il ne lui parla pas de toute la soirée, quoique

d'ordinaire, en ami intime de la maison, il ne manquait pas de venir causer avec elle, de lui demander des nouvelles de ses lectures, de sa musique, de ses fleurs; cette fois-ci, il ne parut pas se souvenir de la présence de sa petite amie, et il quitta la réunion bien avant l'heure ordinaire, sans lui avoir donné une seule marque d'attention. Qu'avait-elle fait? de quoi était-il mécontent? elle se le demandait avec anxiété, et lorsque son père la pria de se mettre au piano et de chanter, elle obéit instinctivement: elle ouvrit l'instrument, elle préluda, elle essaya de chanter, mais sa voix s'arrêta dans un torrent de larmes. On s'empressa, sa mère courut vers elle:

« Qu'as-tu, ma petite fille? dis! parle! tu souffres? »

— Oui, maman, j'étouffe!

— Viens, ma petite chérie, je vais te déshabiller et te coucher. »

La société salua et se dispersa, M. Dhainault rentra dans son bureau, sa bonne femme déshabilla Alix, qui pleurait encore, et la mit au lit. Là, quand l'enfant eut la tête sur l'oreiller, le cher petit oreiller, où l'on dort à l'abri des loups, de la tempête, sa mère l'embrassa et lui dit:

« Qu'avais-tu donc, mon Alix? quel chagrin t'a fait pleurer? »

— Je ne sais pas, maman. J'avais le cœur gros, et quand j'ai voulu prononcer les premières paroles de la romance, je n'ai pas pu me contenir, j'ai éclaté.

— Mais enfin, ma fille, tu avais de la peine!

— Je ne crois pas, maman; personne ne m'en a fait.

— Pourquoi, alors? »

Alix réfléchit un peu et elle dit avec candeur:

« Maman, je crois que j'ai pleuré, parce que M. Adrien ne m'a pas dit bonsoir. »

— Quelle enfance! »

En disant ce mot d'un ton gai, madame Dhainault soupira pourtant; elle regarda la figure de son innocent enfant, en se disant que cet amour qu'elle avait parfois soupçonné, ferait souffrir cette âme tendre et ouverte. La comprendrait-il, l'aimerait-il, celui qui la faisait pleurer?...

« M. Adrien avait sans doute quelque affaire en tête qui l'aura empêché de penser à sa petite amie; fais comme lui, mon Alix, et surtout ne te plains pas à lui, quand tu le verras demain. Tu vas prier le bon Dieu, n'est-ce pas! et dormir bien tranquille sous la garde de ton bon ange. »

— Dis la prière, maman.

— Oui, ma chère petite fille, tu ne va plus pleurer, au moins! Tes nerfs étaient excités par la chaleur: tu vas boire un peu d'eau sucrée, donner ton cœur au bon Dieu, et dormir.

— Oui, maman. »

III

SEUL

Adrien Rhode rentra chez lui, dans sa petite maison de la place Stanislas, maison de garçon, tenue par une très vieille servante, et où il rassemblait des livres et des gravures, seul goût qu'on lui connût et qui s'accordait avec ses fonctions d'archiviste et de bibliothécaire de la ville. Il monta dans son cabinet et se jeta sur une chaise, près de la fenêtre ouverte, d'où l'on voyait un vaste pan du manteau bleu du ciel, parsemé d'étoiles, et il demeura là, songeur, pendant que sa vieille Catherine allumait des bougies et posait sur une table l'appareil du thé. Elle s'en alla, souhaitant humblement le bonsoir et il demeura seul.

Il avait soif de solitude... que de pensées s'agitaient, brûlantes, dans son cerveau, que d'émotions secouaient son âme! il retournait vers le passé: il se voyait jeune homme, à peine sorti des études, dans la belle résidence de ses parents, non loin de l'Etang-Saint-Jean, voisin d'un très honorable médecin, qui vivait avec sa femme et leur fille Charlotte, dans une modeste demeure, pleine de charme à ses yeux. Une grande intimité réunissait les deux familles, quoique leur situation de fortune fut très différente, et, dans ces rapprochements de tous les jours, il apprit à connaître Charlotte, il l'aima: elle était bonne et très belle, et il ne lui reprochait rien, qu'une piété vive qui, à ses yeux, semblait exagérée.

Deux années se passèrent ainsi, années délicieuses dont le reflet lointain colorait encore sa vie morne et isolée. Que de beaux matins, lorsque caché derrière une persienne, il attendait le passage de Charlotte, qui allait à la première messe, fraîche comme l'aube, légère comme l'alouette, mais grave et recueillie. Elle passait sans lever les yeux, et il suivait de loin sa forme élégante qui se profilait sur les haies touffues, il la guettait encore à son retour, alors qu'elle marchait plus lentement et comme absorbée dans ses chastes pensées. Et que de doux instants, de rencontres, de conversations durant ces deux années, alors qu'il cherchait tous les prétextes pour aller voir les parents de Charlotte, qu'il achetait les livres nouveaux pour les offrir à sa mère, les *Revue*s pour les prêter à son père! Un jour, elle l'avait remercié avec grâce parce qu'il lui avait apporté *Fabiola* qu'elle désirait lire et qu'elle ne pouvait se procurer... le regard doux et tremblant qu'elle avait levé sur lui ne pouvait s'effacer de sa mémoire. Et les repas qui rassemblaient les deux familles, ces diners, ces soupers brillants chez sa mère, modestes chez leurs amis, que de souvenirs ils lui avaient laissés!

Quels fruits et quelles fleurs du paradis égalaient ces pêches qu'elle avait cueillies, ces bou-

quets qu'elle avait dressés pour orner la table paternelle! et les longs entretiens du soir, comment les oublier! elle s'y mêlait rarement, car elle était timide et sérieuse; il voyait encore sa belle tête inclinée sous la clarté de la lampe, le sourire qui éclairait son visage à une parole enjouée, le mécontentement qui l'assombrissait à un mot téméraire contre la religion. Cette enfant devenait alors aussi vaillante qu'elle était à l'ordinaire paisible et désarmée, et cette attitude aurait dû avertir celui qui l'aimait si ardemment et qui voulait l'associer à sa vie. Un abîme existait entre eux, lui, fils du monde moderne, elle, enfant docile de l'inébranlable Eglise. Il ne vit distinctement cet abîme que plus tard, alors qu'il était trop tard.

Le père de Charlotte mourut pendant le cours de ces deux années, dont Adrien Rhode parcourait en idée les jours, les semaines, les mois : il mourut jeune encore, victime du devoir et du travail, et l'on plaignait justement sa femme et sa fille, qui restaient sans fortune et sans protecteur. Adrien et sa famille leur prodiguèrent toutes les marques d'amitié, de sympathie qu'une tendre affection pouvait suggérer, elles y parurent sensibles, l'intimité demeura à peu près la même, et Adrien, qui avait confié ses sentiments et ses projets à son père et à sa mère, ne doutait pas qu'ils ne fussent favorablement accueillis. Le respect profond qu'il éprouvait pour Charlotte et que redoublaient son deuil filial et son inconsolable douleur, lui avait imposé silence, mais une grande espérance vivait toujours dans son âme... Comme il se souvenait en ce moment, des rêves qu'il avait formés pour son avenir et celui de sa Charlotte! quelle union! quel repos dans cette vie à deux, dans ce concert des âmes que rien ne pourrait troubler! mais quel réveil! Et après dix ans écoulés, ce souvenir amer lui arrachait encore des larmes et des cris de révolte : Charlotte, au nom de sa foi et de ses convictions, l'avait refusé; elle ne voulait dans son époux futur, qu'un homme croyant comme elle, agenouillé aux mêmes autels, et quoique (sa mère le lui avait dit) elle eut la douleur peinte sur le visage, elle avait rejeté avec une fermeté invincible la demande d'Adrien et les prières de ses parents, de ses vieux amis. Sa mère l'approuvait et la soutenait, l'inspirait...

Adrien Rhode, trop certain que rien ne pouvait changer la décision de Charlotte, avait quitté le pays, et voyagé. Il visita les dépôts d'archives célèbres, il essaya de lutter par des études obstinées contre le chagrin qui dévorait son cœur, et, après de longs séjours à Simancas, à Rome, à Vienne, en Angleterre, il revint à Nancy, appelé par la mort de son père, qui voulait le revoir avant de quitter ce monde. Il avait appris, durant le cours de ses voyages, que Charlotte était mariée depuis deux ans à un jeune magistrat, chrétien comme elle comme

elle sans fortune, et déshérité, par sa foi même des espérances d'un avenir brillant, et tout espoir, s'il en avait conservé, s'envola de son âme. Adrien se fixa à Nancy, près de sa mère, mais il évita, avec le plus grand soin, toutes les occasions de revoir madame Faveray; il accepta deux emplois qui occupaient ses heures, et, dans ses relations comme dans ses propos, il se montra, de parti pris, très hostile à la religion, à ses œuvres, à ses ministres. Il se vengeait ainsi des croyances qui lui avaient enlevé la seule femme qu'il eût chérie, se refusant à voir ce que ces croyances ont de grand et de noble, puisqu'elles avaient armé de force une faible jeune fille contre les séductions de l'amour et les enivrements de la fortune.

Sa mère mourut aussi, Adrien demeura de plus en plus isolé; il eut l'occasion, par sa connaissance des Archives de sa province, de rendre un éminent service à la famille Dhainault, il en résulta une relation intime, la seule qu'il connût, et il vit ainsi grandir Alix, à laquelle il portait un attachement presque paternel. L'avenir semblait tracé devant lui : il ne se marierait jamais, il se vouerait au travail, à l'étude, à la diffusion de ce qu'il appelait la pensée libre, sa vie s'achèverait ainsi, sans joie, sans enfants, sans foyer... mais à qui la faute? Charlotte n'a-t-elle pas élevé une barrière indestructible entre lui et le bonheur? ne l'a-t-elle pas refusé? n'a-t-elle pas un autre mari que l'ami de son enfance?

Mais quoi! Charlotte est veuve, libre... tout peut changer encore.

Voilà ce qu'Adrien se disait, accoudé à sa fenêtre et regardant les étoiles, ces mêmes étoiles qu'il admirait jadis avec elle, au bord de l'Étang-Saint-Jean! L'air de la nuit fraîchit, les étoiles pâlirent; le matin approchait, il se leva alors et il prit dans son bureau un livre fermé à clef dans lequel il traça quelques lignes, à la suite de beaucoup de pages noircies... nous retrouverons plus tard ce livre, et les impressions dont il recevait la confiance.

IV

SEULE

C'était avec un sentiment d'inexprimable mélancolie que madame Faveray était revenue dans la maison de son père. Tous les souvenirs d'une jeunesse sinon heureuse, au moins paisible et douce, les illusions charmantes des années printannières, les images aimées, erraient dans ces chambres, auprès de ces foyers, sous les arbres du jardin; le passé, comme tous les passés, hélas, n'offrait rien de très consolant, l'avenir était plein d'ombres, et le présent comblé de soucis et d'inquiétudes. Elle ne revenait pas seule dans la maison, deux petits enfants sans

père, suivaient ses pas, et elle se demandait : comment les faire vivre ? comment les élever ? qui les soutiendrait dans la vie, qui la soutiendrait elle-même ? Elle trouvait dans l'ardeur de sa foi une réponse consolante, mais l'âme humaine est une maison à plusieurs étages : si les fondations reposent sur Dieu, si une paix immuable les soutient, les accidents de la vie émeuvent cependant nos facultés et nos sentiments, et Charlotte n'envisageait pas sans effroi le long chemin qu'elle devait franchir, le fardeau qu'elle devait porter, quoiqu'elle sentit la main de Dieu étendue sur sa tête.

Elle avait déjà souffert, mais c'étaient d'autres chagrins qui avaient fait saigner son cœur et assombrir son humeur si enjouée autrefois. Elle aussi se souvenait ! l'aspect de la belle maison où demeuraient jadis les Rhode, lui rappelait mille tableaux qu'elle avait enfouis longtemps dans sa mémoire, auxquels elle avait refusé un regard et un sourire, et qui reparaissaient victorieux, maintenant. Elle aussi, elle avait aimé Adrien... *beaucoup moins que son Dieu !* elle avait marché sur son cœur, en refusant sa main, en repoussant toute union avec un homme qui ne croyait, qui ne priait pas, mais elle n'avait pu l'oublier... heureuses celles qui n'ont empreint dans leur cœur qu'une seule image, celle de Dieu, comme Véronique la vit gravée sur son voile ! Charlotte avait reçu d'en haut la force du sacrifice, mais non celle de l'oubli. Elle épousa, pour obéir à son père, Ulric Faveray ; elle garda pieusement la foi jurée devant l'autel, elle se réjouit à la venue de ses enfants, elle fut pour son mari une femme affectueuse et dévouée, elle accomplit son devoir et plus que son devoir, sans oser jamais descendre dans le secret de son cœur, et ce ne fut que lorsque le veuvage la ramena dans ces lieux jusqu'alors évités avec soin, qu'elle osa se dire que le passé n'était pas effacé, et que les pensées d'autrefois lui revinrent. Au milieu même de ses occupations domestiques, elle songeait... il lui semblait que la porte allait s'ouvrir et qu'Adrien entrerait, un livre à la main, elle retrouvait son regard et son sourire ; elle revoyait autour de la table tous ceux qui étaient partis pour le voyage sans retour, et celui là qui vivait, qui pouvait réparer encore, qui se souvenait peut-être comme elle se souvenait... mais si elle ne pouvait se défendre des rêves de son imagination, le devoir seul gouvernait sa vie et son ardente piété dirigeait sa volonté.

Elle avait arrangé son existence selon ses ressources étroites ; elle travaillait pour elle-même et pour ses enfants, son aiguille diligente ne se reposait pas ; une jeune servante, qui lui montrait du dévouement, prenait soin de la maison et faisait les courses ; Charlotte ne sortait guère que pour aller à l'église, et c'était au jardin, dans une allée ombragée, que ses enfants couraient et jouaient. Elle les suivait des yeux en travaillant,

et quoiqu'elle fit effort sur elle-même, quoiqu'elle repoussât, comme des tentations, toutes réminiscences d'autrefois, elle ne pouvait pas s'empêcher de jeter parfois des yeux sur le petit château qu'avaient habité les Rhode et de regarder la fenêtre de l'angle, où, plus d'une fois, elle avait aperçu la tête d'Adrien, à l'heure matinale où elle se rendait à l'église. La maison avait été vendue, les nouveaux acquéreurs avaient abattu un joli bouquet d'arbres, et, de son jardin à elle, on découvrait parfaitement la fenêtre, entourée de vignes. Charlotte se sentait si fortement ramenée vers ces visions d'autrefois qu'elle changea de place au jardin, afin de ne plus voir cette fenêtre d'où on l'avait tant regardée... elle se reprochait ces émotions qui amenaient des larmes dans ses yeux, elle se disait :

« J'en devrais pleurer que pour Ulric et sur le sort de ses pauvres enfants. »

Elle disait, et souvent, le soir, lorsque la lune pendait dans l'azur comme une lampe, elle levait son rideau, elle cherchait la fenêtre, la verdure sombre sur sa blanche muraille, puis mécontente, désolée, elle se jetait à genoux et priait longtemps... la prière seule domptait et rafraîchissait cette âme ardente et aimante : Charlotte devait à sa mère qui l'avait instruite, élevée, une foi profonde, cette foi qui domine tous les accidents et même toutes les passions de notre être, foi constante et violente qui emporte le ciel ; dans les grandes circonstances de sa vie, elle l'avait sentie triomphante dans son âme : c'était elle qui avait dicté ses paroles lorsqu'elle avait refusé la main d'Adrien qu'elle aimait, c'était elle qui l'avait soumise au joug du mariage, qui l'avait soutenue dans ses ennuis, dans ses épreuves, qui lui avait donné la force de montrer à son mari un visage toujours aimable et de rester

Une ombre au front, au cœur une espérance,
Et des enfants sur les genoux,

sans qu'on pût deviner qu'elle aurait accueilli une autre destinée. Son précoce veuvage, les prévisions d'un avenir pauvre et menacé l'avaient trouvée forte : la foi et la confiance en Dieu servaient de bouclier à son âme, mais ce nom que nul ne prononçait devant elle, cet homme qui, à chaque instant pouvait apparaître dans la zone où elle vivait, c'était là la cause d'un trouble continuel, d'une angoisse qu'elle essayait de combattre et qui renaissait sans cesse. O sainte liberté du cœur, heureux qui te possède !

Charlotte voyait très peu de monde : le bruit qui s'était fait autour de la mort de son mari, avait cessé : d'autres noms, d'autres événements occupaient à leur tour l'attention publique ; les visites de condoléance étaient terminées, elle comptait peu d'amies, car toujours elle avait cherché la solitude ; ses parents et ceux de son mari n'habitaient pas Nancy, à l'exception de son beau-frère, le tuteur de ses enfants. Il avait

une femme, mère de famille chargée d'enfants et de soins, mais qui, parfois, trouvait le temps de voir Charlotte; elle arrivait, suivie de quelques oisillons de sa couvée, ils allaient rejoindre Anne et Robert, la bonne dame tirait un ouvrage de sa poche, et causait: sa conversation seule mettait madame Faveray au courant de ce qui se passait dans le vaste monde.

Une après-dinée d'hiver, les deux belles-sœurs étaient réunies, et, pour ne pas perdre une minute, elles travaillaient auprès d'une fenêtre qui ouvrait sur le jardin. Le temps était clair et froid; à travers les arbres dépouillés, on voyait la maison voisine, portes fermées et persiennes closes, des nuées de corbeaux passaient au-dessus des toits et leurs croassements troublaient seuls le calme profond des champs: Charlotte gardait le silence, son aiguille restait suspendue sur sa toile, elle songeait. Sa belle-sœur la regarda avec un sentiment de compassion: elle aimait son mari, et regardait le veuvage comme la plus grande douleur qu'on puisse ressentir ici-bas:

« Ma bonne Charlotte, dit-elle enfin en lui serrant la main, courage! Vous êtes triste.

— Qui ne le serait? tout n'est-il pas triste autour de nous?

— Oui, certainement, et j'ai bien regretté que vous vous soyez décidée à quitter votre jolie maison pour venir habiter ici. C'est une désolation que ce coin de pays l'hiver!

— J'y étais habituée jadis, et quand mes parents vivaient, je ne trouvais pas cette maison triste. Et vous savez, ma chère Jenny, que c'est la nécessité qui m'a ramenée ici, moi et ces pauvres enfants.

— Sans doute, sans doute, mais si au moins vous n'étiez pas si isolée... Voici encore cette grande maison qui paraît vide...

— Oui, M. et madame Granger sont allés à Toul où ils passent tous les hivers.

— M. Rhode leur a donc loué la maison à long bail?

— Je le suppose, répondit Charlotte en reprenant son aiguille et son ourlet.

— Il ne paraît pas vouloir se marier; c'est un beau parti pourtant, mais sa manière de voir ne plaît pas beaucoup... il fait parler de lui. »

L'aiguille s'arrêta de rechef: Charlotte avait pâli:

« On parle de M. Rhode, dit elle enfin à voix basse, et que dit-on, Jenny?

— Il s'est beaucoup mêlé des dernières élections, et il a tant fait que notre député, si bon chrétien, a été remplacé par un voltairien. Il est, vous savez, de toutes les commissions, le lycée, les hospices; il montre partout sa mauvaise volonté contre la Religion; enfin, l'on s'étonne qu'un homme bien né comme lui fasse parade de sa haine pour tout ce qu'on respecte. »

Charlotte soupira, et répondit tristement:

« Oui, il ne pense pas comme nous, ma sœur, comme Ulric; sans doute, il n'a pas souffert et il ne sait pas quelle consolation on trouve dans le bon Dieu.

— Il y a des gens qui le croient très ambitieux et qui pensent qu'il cherche à se créer un parti, parmi les gens irréguliers, pour arriver à la députation... »

Charlotte ne répondit pas; sa belle-sœur reprit avec un nouveau zèle le petit bas qu'elle tricottait; on entendait, dans la chambre voisine les cris et les rires des enfants qui jouaient au loto, et qui proclamaient les numéros en leur donnant des noms grotesques:

— Ils sont heureux au moins! dit la bonne Jenny. Robert est d'une gaieté! presque aussi gai que mon Léon.

— Il ignore l'avenir, dit Charlotte.

— Vous en avez peur?

— Non, dit-elle en levant sur sa sœur ses beaux yeux au regard ferme et sincère, non je fais ce que je peux et je m'abandonne à la Providence. Je voudrais avoir du travail, j'en cherche... j'ai voulu coudre pour les magasins, les machines sont employées partout... broder... je n'égalerai jamais une brodeuse des Vosges... j'étais cependant une bonne élève de la Mère Saint-Côme: vous en souvenez-vous, Jenny?

— Certes, mais n'y a-t-il pas d'autre moyen de gagner de l'argent que de broder ou de coudre?

— Les hommes ont le pas sur nous; j'ai cherché des écritures, j'en ai trouvé, mais qu'elles rapportent peu! on m'a parlé d'une série de dessins pour un ouvrage de botanique... je serais bien contente si je l'obtenais!

— Vous dessinez bien, Charlotte; il faut montrer des échantillons de votre savoir-faire.

— J'en ai montré à l'éditeur et j'attends. »

Elle se tut, Jenny se sentait découragée en présence de ce malheur qu'elle ne pouvait conjurer: elle aimait les bonnes œuvres, les pauvres trouvaient toujours chez elle un accueil aimable et un petit secours; elle prélevait sur son étroit superflu un soulagement pour les malades, c'était une âme charitable et simple, qui aurait prodigué des trésors si elle les avait eus en sa possession, mais cette pauvreté cachée et fière, la pauvreté avec les obligations qu'impose un nom honoré, avec des enfants à qui il faut transmettre l'éducation comme on leur a transmis l'existence, que pouvait-elle à cela? Elle soupira, elle n'aurait pas cru que la vie fût si compliquée.

Le soir tombait, l'heure du départ approchait, Jenny appela ses enfants, qui arrivèrent escortés d'Anne et de Robert, gais, animés, le fou-rire aux lèvres; leurs mères eurent aussi un mouvement heureux en les voyant, mais, chez la pauvre Charlotte, les impressions joyeuses ne duraient pas: c'était un parfum qui s'évaporerait aussitôt. Son âme était déshabituée de la joie. Ils partirent et elle commença comme à l'ordinaire

la soirée auprès de la petite lampe; elle donna une leçon d'écriture et d'histoire sainte à Robert pendant que la petite cousait une robe de poupée; elle-même travaillait tout en enseignant, et quand les deux enfants eurent soupé, et qu'elle les eût mis au lit, elle prolongea longtemps sa veillée... Sa lumière brilla dans les ténèbres, semblable à celle que Virgile a chantée, celle de la veuve laborieuse, qui écarte la cendre du foyer, rallume sa lampe et accomplit de lon-

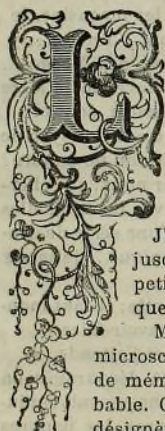
gues tâches... afin d'élever ses petits enfants. Il était bien tard quand elle se coucha, après avoir beaucoup prié, longuement médité; et, au souvenir d'Adrien, ennemi de Dieu, plus d'une larme roula sous ses paupières fatiguées. L'abbaye existait toujours entre eux et de plus en plus profond.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

AU COUVENT

Monseigneur.



Une visite de Monseigneur avait été fixée au 7 juin. Il restait donc huit jours pour apprendre une cantate, un discours de bienvenue, faire repasser les robes blanches, laver les vitres du cloître, enfin, se mettre en état de recevoir Monseigneur.

J'arrivais des colonies, j'avais, jusqu'à ce jour, vécu comme une petite sauvage, et je ne savais quoi que fût au monde.

Malgré mes sept ans, j'étais microscopique, mais douée d'une grande mémoire et d'un aplomb imperturbable. Ces trois conditions réunies me désignèrent au choix de ces dames, et je fus chargée, en présentant un bouquet à Monseigneur, de lui réciter un petit discours approprié à la circonstance et à mon âge.

La veille du grand jour, je fus remise entre les mains des deux sœurs blanches du dortoir, qui pendant une heure enroulèrent mes longs cheveux autour de papillottes invraisemblables: il y en avait de roses, extraites de la revue catholique; de bleues, empruntées aux annales de la propagation de la foi. Les jaunes étaient tirées du dernier mandement de notre pasteur.

Quand ce fut fini, ma tête ressemblait à un bouquet éclatant, et je ne me trouvais pas mal ainsi.

Alors, on me conduisit à la Mère Prévôt qui me fit réciter une dernière fois mon compliment et m'instruisit de ce que j'avais à faire: « Mère sainte Hélène vous tiendra par la main dans le cloître. Quand Monseigneur franchira la porte du couvent, vous lui présenterez votre bou-

quet et vous lui récitez votre compliment. « S'il vous parle, ma fille, vous lui répondrez « ce que votre cœur vous suggérera et vous lui demanderez sa bénédiction. »

Il faut que j'en fasse ici l'aveu pénible, j'ignorais absolument ce que c'était qu'un Monseigneur. Tout le monde s'en occupait autour de moi, mais les renseignements que je puisais dans ces entretiens à bâtons rompus, entre pensionnaires qui ne parlent jamais moins de quatre à la fois se réduisaient à ceci: Monseigneur était bon; on ne ferait pas de classe le matin où il viendrait, et il donnerait un jour de sortie. En dehors de cela, j'ignorais tout, mais je comptais sur ma bonne étoile pour me guider dans ma conjoncture; d'ailleurs j'acquis, la veille de la cérémonie, un renseignement précieux, toujours par la même voie: Monseigneur était vêtu de rouge et beaucoup plus beau que son grand vicaire, qui ne paraissait pas jouir des sympathies de ces demoiselles.

Le 6 au soir, il y eut répétition générale: on descendit deux par deux se ranger dans le cloître au bout duquel se trouvait la grande porte. La mère Prévôt remplit les fonctions d'Archevêque, entra, s'assit dans un beau fauteuil mis là tout exprès, écouta mon discours que je savais admirablement, puis sur un signe de Mère sainte Hélène, les chanteuses entonnèrent leur cantate. Les voix très fraîches de ces jeunes filles couraient le long des voûtes du vieux cloître comme des chants d'archanges. Marie Loyset qui faisait les solos, avait dû entendre chanter dans le Ciel, et je me rappelle encore le ravissement où me plongeait l'audition de ce cantique dans la demi-obscurité du crépuscule qui remplissait d'ombre le préau et les vieux murs de la chère maison.

Tout se passa comme il avait été dit, et nous nous couchâmes préoccupées de la solennité du lendemain.

Au matin, les dortoirs étaient en émoi ; on avait fait une distribution de jupes empesées, et ce détail qui peut paraître sans importance aux pensionnaires d'aujourd'hui en avait une réelle à cette époque. C'était sous le règne despotique de la crinoline ; nos mères arrivaient au parloir ballonnées, blindées, ne pouvant passer dans les portes que de biais, et encore... de sorte que pour les fillettes aplaties dans leurs robes de laine noire, le comble de l'élégance et le seul moyen d'avoir l'air d'une dame, était le port de cercles inflexibles que nous envions de toute notre âme, malgré les catilinaires de nos maîtresses qui assuraient en vain que nous étions cent fois plus gracieuses, enveloppées des plis tombants de notre uniforme.

Mais ce retour sur les vanités d'alors m'entraîne, et il n'était pas besoin de tant de lignes pour dire que les pensionnaires munies de jupes raides les faisaient bouffer, les faisaient bruire avec de petits coups de la main, savants et coquets, appris je ne sais où et dont gémissaient tout bas nos bonnes mères.

Il se fit au lavabo des grandes une énorme consommation d'eau de cologne ; les petites eurent les mains propres, on ne pouvait exiger plus. Quant à moi, enfermée dans la cellule qui terminait le dortoir, j'étais livrée aux bons offices de sœur Catherine et de sœur Angèle. Perchée sur une chaise, je revêtais une robe de mousseline blanche. On m'avait mis des souliers à bouffettes, et du haut de mon piédestal, je considérais avec mépris ma jupe de tous les jours, affaissée sur le prie Dieu de la cellule dans une attitude de profond découragement. Quand je fus habillée, on m'enveloppa d'un grand peignoir, et j'eus la satisfaction de voir se dérouler mes cheveux en longues spirales qui descendaient jusqu'à l'ourlet de ma robe. L'opération avait admirablement réussi et les bonnes sœurs m'embrassaient d'aise.

On me mit une couronne blanche, des gants ; et cinq minutes avant la cérémonie, je fus conduite à mon poste officiel chargée d'un magnifique bouquet. Mes compagnes alignées sur deux rangs, comme la veille, remplissaient le cloître de leur blancheur au milieu de laquelle flottaient les minces rubans des classes de couleurs variées, et les écharpes de moire d'argent, échues aux plus sages.

Tous les visages étaient épanouis : Monseigneur était très aimé, sa venue occasionnait un peu de désordre, il n'en fallait pas tant pour mettre en joie cinquante pensionnaires ennemies de la routine et du silence.

Neuf heures sonnaient à la vieille horloge fêlée lorsqu'on entendit un roulement de voiture dans la cour au pavé sonore. La sonnette du tour retentit éperdue, la porte glissa sur ses gonds, et Mère sainte Hélène me poussant vers l'entrée béante, s'effaça en me disant : Le voici.

Un jeune garçon de quinze ans à la mine épaulée entra alors dans le couvent. Il était vêtu de rouge avec une aube de fine dentelle, et dans sa chevelure touffue, une petite calotte tenait à grand-peine.

Derrière lui un vieillard courbé par l'âge, la figure irrégulière, le regard profond, un peu triste et surtout fatigué, s'avancait, appuyé sur une canne. Il avait un vêtement rouge, lui aussi, mais que ne relevaient ni les dentelles ni les bas à jours, ni les mignons souliers de peau. Monseigneur devait être le plus beau, je n'hésitai pas, et me campant devant le jeune néophyte, je lui donnai mon bouquet et commençai ma harangue.

La jeune Éminence me regarda d'abord étonnée, puis elle eut un si bon rire, en s'entendant appeler Monseigneur, que j'oubliai les phrases apprises, et me haussant sur la pointe des pieds je lui dis :

« Je voudrais bien vous embrasser, mais je suis trop petite, voulez-vous vous baisser ? »

Toujours riant l'archevêque de ma façon s'inclina et je lui envoyai à travers la bouche un baiser sonore dont l'écho courut en frissonnant le long du grand cloître. Quand je regardai à côté de moi, je vis le vieillard au front pensif, la main levée sur nos têtes pour nous bénir, puis prenant place sur un fauteuil et m'attirant à lui :

« A quoi avez-vous reconnu Monseigneur, me demanda-t-il ? »

— Parce qu'il était le plus beau.

Le vieillard riait, tandis que mes mères confondues priaient le Ciel d'arrêter ma langue au moins pendant un quart-d'heure.

— Comment vous appelez-vous ?

— Clary.

— Travaillez-vous bien ?

Je baissai le nez, me souvenant tout à coup que j'avais eu la veille un mauvais point de lecture, le premier de ma vie ; puis j'éclatai en sanglots.

— Vous avez du chagrin, mon enfant ; voulez-vous me le confier ?

Cette figure vénérable, qui me rappelait celle de mon cher grand-père m'inspirait la confiance. Je répondis sans hésiter.

— Je veux bien, mais pas tout haut.

Mon interlocuteur me prit sur ses genoux et se penchant il écouta ma confession :

— J'ai eu hier un mauvais point parce que je n'ai pas voulu dire comment fait n-o-u.

Puis, inspirée tout-à-coup, j'ajoutai :

— Pensez-vous que si je demandais à Monseigneur de le faire effacer, il voudrait bien ? La Mère sainte Marie est très sévère, mais je ne crois pas qu'elle ose lui refuser.

— J'en parlerai à Monseigneur me répondit sérieusement le vieillard, puis il reprit la conversation.

— Est-ce que vous aimez le couvent ?

— Oui, monsieur, mais on y lit trop.

— Vraiment? eh bien, pour que vous conserviez bon souvenir de moi, je demande à la Mère supérieure de vous donner un congé: ce sera au moins une leçon de lecture de perdue.

— Ah! quel bonheur! m'écriai-je en battant des mains, avec celui de Monseigneur, ça fera deux.

— C'est juste, dit le bon prélat en riant, Charles. »

Le jeune acolyte s'avança respectueusement.

— Puisque vous voilà passé Cardinal, ne pensez-vous pas qu'il faut faire célébrer votre bienvenue dans cette maison par un jour de vacances; avec celui que je demande, bien entendu. Si vous m'y autorisez, je présenterai notre requête à ces dames.

— Oh! Monseigneur, dit tout confus le jeune homme.

« Monseigneur!... le mot et l'air de profond respect que prenait chacun en parlant au vieillard m'ouvrirent tout-à-coup l'entendement. J'avais fait fausse route: Le vrai Monseigneur était celui qui me parlait, celui qui me bénissait en m'appelant sa fille.

Je sautai à terre, très confuse de ma hardiesse, très vexée de mon erreur, rouge comme un petit coq, et souhaitant m'abîmer dans les entrailles de la terre. Malheureusement, ce vœu n'était pas réalisable, et me rappelant un peu tard une des recommandations de Mère Prêfète, je me jetai à genoux dans un élan de vrai repentir et je dis humblement:

« Monseigneur, je me suis trompée, bénissez-moi. »

Je sentis deux mains se poser sur ma tête, tandis qu'une larme tombant sur mes cheveux allait se perdre dans la plus belle de mes boucles.

Voilà comment j'ai appris à discerner un enfant de chœur d'un Cardinal.

Une heure après, lorsque dans la chapelle, le vénérable prélat nous apparut dans toute la splendeur de son costume, la tête ceinte de la mitre, sa taille redressée, grâce à l'appui de sa crosse, sa figure vénérable comme illuminée par la lumière intérieure, je trouvai que mes compagnes avaient raison: Il était réellement *be au*



Calypso et Minette.

J'étais trop jeune et pas assez habituée au travail pour rester toute la journée assise sur un banc de classe.

Quand, à force de ruse, on avait obtenu de moi, une heure de tranquillité, on m'envoyait, pour ma récompense, trotter dans le jardin, ou éplucher des légumes avec la sœur cuisinière, sur la porte qui donnait dans le verger.

Ayant une vocation très marquée pour écosser les haricots ou gratter les carottes, j'avais désigné moi-même ce moyen de m'être agréable, et on se rendait souvent à ma prière, heureuse d'obtenir encore une heure de repos, et de m'habituer peu à peu à un travail soutenu.

Sœur Marianne racontait, tout en épluchant.

Quelquefois, ses récits étaient de pure imagination, souvent, elle les tirait du domaine de l'histoire; c'est ainsi que je sus la fin tragique de Minette, j'en ai conservé le souvenir, et je veux essayer de vous en faire partager l'horreur.

.... Il faisait une chaleur étouffante. Par la porte de la cuisine, ouverte sur le jardin, le soleil entraînait comme chez lui, habillant d'or la batterie de cuisine, toute étincelante le long des sombres boiseries. Une bouillote pleine d'eau chantait sur les charbons ardents, et sœur Marianne, assise devant sa table, les genoux couverts d'un blanc torchon, préparait les légumes de son pot au feu. Devant elle un pot trapu, plein de lait, tenait compagnie aux légumes, et attendait comme eux l'heure de l'immolation.

Sœur Marianne était vieille, elle était laide, avait de la barbe au menton et une verrue sur le nez. A part ces légers inconvénients, il n'y avait rien à lui reprocher, surtout les jours d'œufs à la neige qu'elle faisait en perfection.

Notre chatte, voyant la porte ouverte, sentant les approches du repas et connaissant l'indulgence de la sœur, entra dans le sanctuaire. Elle y mit beaucoup de façons, frotta sa queue le long du mur, fit deux pas en arrière, s'enhardit peu après et s'assit sur le seuil pour se baigner de chaleur et de lumière en surveillant les gestes du Cordon bleu.

Au même instant, du seul coin resté obscur dans la cuisine, surgit une ombre, une forme qui lentement s'avançait sur le carreau vernis, faisant à chaque pas un bruit de castagnettes en se heurtant au sol. Elle allait de son mieux la pauvrete, avançant ses pattes crochues, étirant son long cou décharné, faisant voir sa tête chauve, se hâtant vers la verdure que la sœur rejetait en épluchant les belles carottes rouges, les poireaux parfumés, les panais inoffensifs.

Qu'une cuisine est longue à traverser, quand on porte sur son dos, sa maison, son mobilier, ses remparts, qu'on est tortue en un mot et qu'une chatte maligne vous guette à la porte, Car Minette guettait. Ces deux hôtes de la cuisine, ces deux compagnes inséparables de la sœur, vivaient sur le pied de guerre. La chatte très gourmande, fort coquette, possédant un échantillon de tous les vices, était la préférée de notre cuisinière. Vous avez rencontré, par votre chemin, de ces êtres charmants et pervers, câlins et habiles, de ces jolies physionomies, spirituelles, fines, vous disant un peu charmant, pour vous faire deviner un tout adorable. La taille est souple, la main douce, la robe soyeuse

le regard mi-clos, vraiment enchanteur. La queue ondule avec grâce, il y a de l'esprit et de l'élégance jusque dans le mouvement qui la balance derrière la charmeuse. Méfiez-vous.

Et la tortue se méfiait, elle se disait avec désespoir que sa rivale la laisserait aller jusqu'au bout, et qu'au moment où elle se plongerait dans les feuilles délicates offertes à son légitime désir, elle serait bousculée par une patte sans griffes, mais nerveuse, et assez forte pour la retourner sur le dos.

La pauvre Calypso savait tout cela, elle pesait le pour et le contre, s'arrêtait pour tenir conseil, repartait prise d'un élan passionné, et se disant qu'une tige de céleri vaut bien quelques inquiétudes. Au fait, la chatte pelotonnée maintenant, la queue passée en travers de l'oreille comme une plume d'écrivain public, ne pensait plus à rien ; on pouvait jouir en paix.

La tortue, comme toutes ses pareilles, avait l'humeur voyageuse et détestait son coin, n'ayant pas su se créer un intérieur agréable ; elle entreprit un voyage de circumnavigation, visitant tour à tour la saute au charbon, le panier aux épluchures ; par une manœuvre hardie, elle évita les écueils de la poêle et du gril déposés dans un coin et, prenant la haute mer, aborda enfin aux rivages bénis où la sœur distribuait la verte provende. Calypso que la mauvaise compagnie commençait à corrompre, était un tantinet sur sa bouche. Elle se jeta sur cette nourriture délectable, oublia ses ennuis journaliers et jusqu'à sa haine contre la chatte.

Mais Minette, qui voyait à travers ses paupières closes, jugeant le moment opportun, bondit sur la trop confiante Calypso et d'un revers de patte, l'envoya rouler au milieu de la cuisine. Par un hasard funeste, ce fut sur le dos que retomba la tortue.

Alors, commencèrent une série d'évolutions douloureuses. La pauvre bête s'était persuadé, bien à tort, qu'en sortant ses pattes, sa queue, sa tête, qu'en gonflant toutes les verrues de sa peau, elle reprendrait le sens normal. Elle était pitoyablement grotesque alors, et chose bizarre, Minette ne comprenant rien à ces évolutions multiples, leur attribuait un sens magique, se croyant vouée aux divinités infernales par ces pattes égarées dans l'espace, par cette bouche entr'ouverte, sans dents ; par cette queue éperdue. Minette prit peur, goûtant dans cette frayeur la joie malsaine qui fait courir les femmes aux cours d'assises et jusqu'au pied de l'échafaud. Elle se tint à distance, enfla la queue, bomba son échine, hérissa ses moustaches et la patte levée se tint prête à la lutte. Elle ressemblait alors à un vieux manchon, et sœur Marianne se tenait les côtes de rire devant ces deux irréconciliables, très épeurées l'une de l'autre et n'osant se quitter dans la crainte d'une trahison. Le balai de la sœur mit fin à l'incident, la tor

tue courut à d'autres aventures, tandis que la chatte, satisfaite d'avoir fait le mal, et d'avoir savouré sa frayeur, regagnait sa place au soleil. Pendant un moment, rien ne troubla les savantes conceptions de la cuisinière.

Mais j'ai parlé d'un pot de lait, d'une chaleur accablante et des instincts pervers de dame fourrée ; voici ce qui en résulta :

A force de songer à sa crème, la sœur s'endormit le couteau à la main, son menton velu enfouï dans ses guimpes. La respiration devint bruyante et couvrit bientôt les gémissements de l'eau qui s'épandait le long de la bouillote. Minette entendit ces harmonies familiales, elle entra au petit trot, se faufila avec une prudence diabolique, d'un saut fut sur la table, et s'asseyant sur sa queue, se mit à se lécher en regardant le lait crémeux.

Cette criminelle personne aimait le laitage, mais elle préférait encore la désobéissance, le vol, le désir attisé par le refus. Elle savourait par avance son péché, en mesurant la profondeur, et sa langue se promenait sur ses moustaches, et ses yeux à la prunelle dilatée s'ouvraient et se fermaient tour à tour, avec une langueur voluptueuse qui aurait fort troublé la sœur si la sœur n'eût dormi profondément. Elle rêvait même, la bonne âme, que sa crème montait, montait, remplissait la cuisine, remplissait le couvent, et remplissait le monde où se promenaient des sœurs en moustaches, des tortues sur le dos, des chattes tracassières et des rayons de soleil, piquants comme des aiguilles.

Et pendant ce temps, que faisait donc Minette ? Elle buvait le lait et la tête, plongée dans le pot, se barbouillait à plaisir.

Quand elle sortit, ayant épuisé la coupe de délices, elle avait une goutte blanche au bout de chaque poil, et un brin de toilette était urgent.

La sœur, de plus en plus surexcitée par les proportions que le rêve donnait à sa crème, faisait entendre des ronflements sonores, que l'admiration rendit bientôt éclatants, puis terribles, puis... elles s'éveilla en sursaut. Minette, qui depuis un moment, l'écoutait avec inquiétude, comprit que la fuite était urgente. Dans son trouble, elle se jeta sur Calypso qui crut à la fin du monde, et leurs faces venant à se rencontrer, les moustaches de la chatte laissèrent une empreinte blanche sur la nuque écailleuse de la pyphe éperdue. La coupable alla faire disparaître les traces de sa faute, perchée sur un prunier d'où l'on apercevait de loin la cuisine, et de ce poste d'observation elle vit ce qui se passait sur le théâtre du crime.

Calypso, à moitié morte de frayeur, baillait, essayant à se débarrasser du liquide qui coulait le long de son cou flétri, sœur Marianne regardait autour d'elle, cherchant les traces de son

beau rêve. La raison revenant à son cerveau engourdi, elle acheva d'écosser les pois contenus dans son tablier, puis, mit la main sur son pot au lait pour s'occuper de ses œufs à la neige.

Minette, sur son arbre regardait avec intérêt. Elle s'applaudit d'avoir choisi cette forte position quand elle entendit l'exclamation courroucée qui s'échappa de la cuisine. Mon Dieu, oui; il en manquait deux litres, et pas une goutte répandue!

Où était la coupable? Je dois dire à la louange de sœur Marianne que malgré son faible pour la chatte, l'esprit de justice faisant le fond de son caractère, elle la soupçonna tout d'abord, et ses yeux la cherchèrent tandis qu'elle s'armait de son balai. Mais non, la chatte était bien loin; perdue dans les bosquets, elle contemplait le ciel à travers le feuillage, et songeait au charme de la vertu, à l'innocence, à la pureté. Qui donc songeait à l'accuser!

A ce moment, l'escadron des aides de cuisine fit irruption. Sœur Marianne, dût distribuer la besogne de chacune, surveiller les fourneaux; elle remit son enquête à plus tard, et remplaça dans son menu, la crème tant rêvée par un plat de lentilles.

Minette, sur son arbre, commençait à comprendre que toutes les ivresses ont leur lendemain. Elle trouvait le soleil trop chaud, et l'ombre trop fraîche. Debout, elle désirait s'étendre, couchée, elle aspirait à la marche. De plus, elle songeait que le lait ne vaut pas sa réputation. Il en reste un arrière goût fatigant. Elle descendit mécontente et comme prise de remords, elle erra languissante dans les allées, puis, oubliant toute prudence, vint miauler tristement dans les jupes des sœurs cuisinières.

Minette souffrait beaucoup, et disait clairement que deux litres, c'était trop; un seul eût suffi, elle regrettait le second mais, qui faire? Sœur Marianne comprenant son repentir la grondait doucement et la frictionnait de la main.

Hélas, tout fut inutile! et le lendemain, Calypso n'avait plus de rivale.

Je ne sais pas jusqu'à quel point cette histoire était vraie; j'étais très gourmande, presque autant que la défunte Minette. Et je me suis demandé souvent si l'apologue n'était pas à mon adresse.



Le Pater.



Nous détestions le riz; ce sentiment était général et les jours de riz il y avait des pleurs, des récriminations et pas mal de mauvais points.

Rien ne pouvait vaincre notre répugnance ou notre parti pris.

Un matin, à la récréation, une de nos mères nous raconta la triste histoire d'une pauvre

enfant que la sœur tourière avait trouvée au coin de la rue de Babylone, dans le renforcement d'une porte, évanouie de froid et de besoin. Interrogée sur sa famille, sur son asile, elle avait déclaré être seule au monde, son père étant mort quelques jours auparavant dans la détresse la plus complète. La pauvre petite ne sachant que devenir, errait depuis trois jours dans Paris, et n'ayant pas mangé, elle avait perdu connaissance là où la sœur l'avait recueillie. « Et, ajoutait notre bonne mère toute émue, elle était si malheureuse qu'elle désirait mourir dans ce coin ignoré.

Cerécit nous troubla singulièrement, la récréation en fut attristée. « Où est-elle? que va-t-elle devenir? » Les questions pleuvaient dru comme grêle autour de notre maîtresse qui répondait de son mieux.

« Nous l'avons recueillie à l'externat gratuit, mais il faut que nous trouvions quelque bonne âme qui la couche et la nourrisse, en partie du moins, car nous ne pouvons nous en charger complètement.

— Et nous, ma mère, est-ce que nous ne ferons rien pour elle?

— Moi je vais lui donner mon manteau de l'année dernière, il est devenu trop court pour moi, mais il est bien chaud.

— Moi, je vais tricoter des bas.

— Moi, je vais lui envoyer mon pot de confiture, il est très gros. »

Et chacune d'offrir quelque chose.

« J'ai une idée, » dit tout-à-coup la mère. Tout le monde écouta.

« Pour les vêtements, je crois que vous arriverez sans peine entre toutes à lui suffire. En attendant un secours, nous la nourrirons; reste le logement. Voici ce que je vous propose. On vous paie vos bonnes notes avec des images. Voulez-vous que nous vous les payions avec des grains de riz? » Stupeur générale.

La Mère sourit et continua :

« Toutes les semaines on portera son riz chez la Mère économe qui le pèsera et vous l'achètera. Si chaque classe apporte son demi kilog par semaine, vous gagnerez environ dix francs par mois, et pour ce prix notre concierge qui est une brave femme se charge d'abriter l'enfant et de lui donner des soins en cas de maladie.

Oui, oui du riz, plus d'images!... Quel bonheur! nous allons avoir une enfant à nous!... Quel âge a-t-elle?... Est-ce que nous la verrons!

— Il faudra manger le riz que vous vendrez; sans cela, la Mère Econome ne voudra pas l'acheter, dit la Mère, dominant cette tempête d'exclamations et profitant du premier entrainement pour aborder la partie délicate de sa mission.

— Ah! firent quelques voix désappointées.

— Au maigre? demandèrent quelques autres.

— Quel bonheur! » répétait la foule, emportée par un saint enthousiasme.

Et le projet fut adopté par acclamation. A partir de ce jour, les problèmes justes, les leçons bien sues, les études silencieuses furent payées en riz Caroline première qualité.

Au réfectoire, nous nous exécutâmes de bonne grâce et notre petite Marie fut à l'abri du froid, de la misère, et de bien d'autres douleurs, que nous ignorions alors.

Notre rôle maternel s'étendit plus loin encore; tous les jeudis de midi, à deux heures, nous pouvions disposer de notre temps; les unes écrivaient, les autres allaient au parloir, les paresseuses recopiaient leurs devoirs malpropres. On nous permit les jours de beau temps pendant ces heures de repos, de faire venir notre enfant au jardin et de causer avec elle pour constater ses progrès. On tira deux noms au sort pour la première entrevue. Je fus désignée par le hasard ainsi que mademoiselle Jeanne une grande jeune fille douce et charmante qui aurait apprivoisé un lion si elle en avait eu la fantaisie. On nous envoya au bout de la grande allée toutes deux seules, sachant que la petite était sauvage, et que si on lui dépêchait le pensionnat au complet, elle en resterait ahurie pour toute la semaine.

Nous aperçûmes bientôt la pauvre enfant appuyée contre un arbre et je reconnus aussitôt les bas de Louise, le manteau de Camille, la robe de Suzanne et ma capeline, qui lui faisaient un costume très convenable. La petite blonde qui le portait avait de grands yeux cernés, tristes et profonds. Le visage était maigre, les cheveux admirables et l'ensemble attachant.

En la voyant si triste, et seule dans ce coin silencieux, mon cœur se serra et je courus vers elle, les bras ouverts. Un éclair passa dans ses yeux qu'elle abaissa vivement, deux larmes se balancèrent au bout de ses longs cils, et vinrent rouler sur ses mains. J'en perdis la parole, ce qui était rare; mais mademoiselle Jeanne vint à mon secours et nous interrogeâmes doucement la petite. Elle fut muette en ce qui concernait sa famille; j'appris son âge qui se rapprochait du mien, et je constatai avec stupeur qu'elle ne savait absolument rien, qu'on ne lui avait jamais parlé de Dieu, ni d'aucun devoir à remplir en ce bas monde.

Mademoiselle Jeanne pensant que la conversation serait plus facile entre enfants du même âge tira son ouvrage de sa poche et s'éloigna de quelques pas, en paraissant s'absorber dans son travail.

Je m'installai sur l'herbe, en face de ma petite protégée et je lui donnai une image, la plus enluminée de ma collection. C'était le *Pater* enguirlandé de coquelicots, de bluets et d'anémones, le tout surmonté du Père Éternel en sa robe verte. Mon cadeau fut apprécié à juste valeur, les rands yeux après avoir contemplé la merveille

se relevèrent, et la petite me demanda en rougissant de lui lire ce qui était écrit.

Une forte dose d'orgueil se mêla à ma charité et comptant éblouir ma petite protégée, je bredouillai en latin la prière Divine.

Marie me regardait ébahie, et quand j'eus dit *Amen* toute essoufflée, elle se mit à rire en s'écriant :

« Oh! que c'est drôle. Quel dommage que je ne comprenne pas. »

Je fus fort scandalisée de l'exclamation, et mon orgueil rentra ses cornes.

« Je vais vous dire cette prière en français et je vous l'expliquerai car elle est très belle. » Et je commençai mon apostolat.

« Notre Père qui êtes aux Cieux...

» Le bon Dieu qui a fait lui-même cette prière » a voulu que nous lui donnions le nom de Père, » parce que c'est celui qui prouve le plus de » tendresse. C'est si bon un père! J'aimais tant » le mien. » A ce moment j'aperçus près de moi, mon chapeau tout noir, et mes manchettes de crêpe; ma douleur était bien récente, j'éclatai en sanglots en m'écriant : « Il est mort là-bas et » maman aussi... je ne les verrai plus..., on les » a mis dans la terre... je suis orpheline comme » vous... »

Marie, les sourcils contractés, gardait un morne silence; en voyant mes pleurs elle s'adoucit, prit un coin de son pauvre tablier et essuya mes larmes en me disant des tendresses. Je me calmai et elle me demanda doucement de continuer.

« Vous savez ce que c'est que les Cieux, n'est-ce pas, Marie? »

— Non, Mademoiselle, je ne connais que le Ciel où il y a un soleil, une lune et des étoiles : est-ce que c'est le même? »

La question était embarrassante pour un théologien de ma force, je réfléchis avant de répondre, ce qui était tout à fait en dehors de mes habitudes.

« Pas tout-à-fait. Le Ciel, c'est là où est le bon Dieu, là, où on vivra éternellement du bonheur de le voir. Ce n'est pas un endroit, c'est partout. Quand j'étais petite et que maman me prenait sur ses genoux, je tenais toute entière dans ses bras, et ma tête s'appuyait sur son cœur. Elle chantait doucement, j'avais chaud contre elle et mes yeux se fermaient. Je pense que le Ciel ressemble un peu à cela, mais je n'en suis pas sûre; nous demanderons à Mère Augustin.

» Que votre nom soit sanctifié...

» Cette phrase est pour les hommes qui disent » de gros mots dans la rue et quelquefois dans » les maisons. C'est très laid. Il y a un charretier » en face que j'entends tous les matins à cinq » heures; il baille très fort, sans mettre sa main » devant sa bouche et après, il jure parce que » son cheval ne sait pas reculer. Quand on » entend ces horreurs, il faut dire : Que votre

» nom soit sanctifié, au bon Dieu, ça le console. »

Marie attentive paraissait tout étonnée de mes révélations; je continuai.

« Que votre règne arrive... »

« Ça, c'est trop difficile à expliquer, je vous le dirai l'année prochaine, quand je serai plus grande. »

» Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... »

» Vous comprenez, n'est-ce pas ? Nous devons obéir comme les anges. »

— Qu'est-ce que c'est que les anges ?

— Ce sont des esprits; c'est-à-dire des personnes qui n'ont pas de corps, qui vivent auprès du bon Dieu et qui sont très obéissants. Ils font les commissions dans le Ciel : Ainsi, lorsque nous allons commettre une sottise, le bon Dieu nous envoie un ange qui nous dit tout bas : « C'est mal. » On ne le voit pas, mais on l'entend très bien.

— Alors, c'est un ange qui a dit à la sœur de pas me laisser mourir dans la rue ?

— Certainement.

— Est-ce que les anges parlent à tout le monde ?

— Mais oui.

— Pourquoi y a-t-il des méchants, alors.

— Parce qu'ils entendent plusieurs fois sans écouter, alors, Dieu pour les punir les fait sourds. »

Je jetai les yeux sur mon image, car je perdais le fil de mon discours au milieu de toutes ces interruptions.

« Nous avons fini de parler au bon Dieu de lui-même; nous allons l'occuper de nous, maintenant. »

» Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

» Mère Préfète nous a très bien expliqué ce

» passage. Le pain, ce n'est pas seulement la farine du boulanger, c'est tout ce qu'il nous faut pour vivre. Le bon Dieu nous le donne, mais, il aime bien que nous le lui demandions pour pouvoir reconnaître après que c'est de lui que nous le recevons.

» Et puis, dormir, manger avoir chaud ce n'est pas tout. Il nous faut aussi le pain de l'intelligence. Est-ce que vous savez ce que c'est ?

— Oh non.

— Moi, je l'ai appris seulement il y a un mois. C'est tout ce qui est nécessaire pour ne pas ressembler à des bêtes : les leçons de grammaire de Mère Sainte Thècle; l'arithmétique de Mère Sainte Victoire, Oh ! que c'est ennuyeux l'arithmétique ! Est-ce que vous en faites ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Vous êtes bien heureuse ! C'est un pain que je ne demande jamais à Dieu. N'est-ce pas que je vous ai bien expliqué; oh, c'est que si j'avais bien compris ! Ce sera bientôt fini maintenant.

» Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

— Jamais ! » s'écria Marie en se levant toute pâle et frémissante. Elle s'enfuit vers l'externat, me laissant bouche bée et très mortifiée du résultat de ma conférence.

« Venez, me dit mademoiselle Jeanne; cette enfant a du chagrin, on l'a maltraitée, il faut lui donner le temps de comprendre et d'oublier. »

Et nous rentrâmes au pensionnat où la jeune fille écrivit sur son cahier de notes notre conversation qui l'avait amusée. Nous l'avons relue ensemble plus tard, et je l'écris de souvenir.

C. DE LAMIRAUDIE

(La fin au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME AUX MARRONS

Faites un sirop de sucre, en mêlant une gousse de vanille à votre sucre; faites cuire à l'eau bouillante, sans aucun assaisonnement, une trentaine de beaux marrons; passez-les après les avoir épluchés, par une passoire très fine;

délayez cette purée dans le sirop de sucre, ajoutez deux verres de crème fraîche et quatre jaunes d'œufs très frais.

Faites chauffer ce mélange aux bain-marie, en le remuant constamment, jusqu'à ce qu'il soit à consistance de crème. On peut, si on veut, décorer cette crème refroidie, avec des fruits confits.

NOËL



Gloria in excelsis Deo
Et in terra pax, hominibus bonæ voluntatis.

Le Ciel est noir : La terre est blanche ;
Cloches, carillonnez gaîment.
Jésus est né ! La Vierge penche
Sur lui son visage charmant !
Pas de courtines festonnées,
Pour préserver l'enfant du froid ;
Rien que des toiles d'araignées
Qui pendent aux poutres du toit !

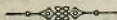
L'homme tomba, — chute effroyable ! —
Quand l'orgueil vint enfler son cœur.
Verbe, pleurant dans une étable,
Dis-nous le secret du bonheur !
« Mortel, bercé par l'opulence,
» Ivre d'honneurs, fou de plaisirs,
» Quand ton Dieu naît dans l'indigence,
» Apprends à régler tes désirs ! »

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus ;
Et, pour le réchauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.
La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur ce lit s'ouvre le Ciel :
Et, tout en blanc, le chœur des Anges
Chante aux Bergers : « Noël ! Noël ! »

Par delà la voute étoilée,
Gloire au Sauveur venu des Cieux !
Cœurs purs, élite bien aimée,
La Paix du Ciel comble vos vœux !
Quiconque à Jésus se confie
Coule des jours doux comme miel ;
Et, pour lui, la terre bénie
Chante déjà : « Noël ! Noël ! »

A. LEPESQUEU.

REVUE MUSICALE



Le Jour de l'An. — Passé et Avenir. — Souhait universel et patriotique. — Souhait à nos lectrices. — Notre ALBUM-PRIME : les *Illustrations du Piano*. — Théâtres : deux levers de rideau. — Bilan musical de 1882. — Compositions nouvelles.



E voilà arrivé ce grand jour, tant souhaité des uns, tant redouté des autres !

On peut dire que c'est entre deux eaux, que sa Majesté l'année 1882 nous tire sa révérence et que sa jeune sœur, la princesse 1883, fait son entrée en scène.

Puisse-t-elle bien vite nous faire oublier l'humour sombre et pleurnicheuse de son aînée, ainsi que tous les désagréments qui en ont été la

suite ! On nous dit bien d'ici, de là, qu'elle avait d'excellentes raisons pour n'être pas d'une gaité folle. Pour n'en citer qu'une, il paraît que dans le monde des astres, le passage de certaine aventurière, armée d'une queue tapageuse, aurait quelque peu dérangé la bonne harmonie qui règle ordinairement les rapports de notre humble planète avec les états astronomiques.

On ne saurait contester que les influences climatiques agissent puissamment sur l'esprit et le tempérament des êtres : Voyez les habitants du Nord, flegmatiques, taciturnes ; regardez les physionomies des méridionnaux toujours éclairées de sourires, épanouies, lumineuses. Aussi que de fronts moroses ne rencontre-t-on pas sur notre petit globe refroidi et mouillé jusqu'aux

os! Que de cervelles en déroute, que d'âmes troublées!

Chassons le souvenir des mauvais jours, sans oublier, cependant, les rayons de soleil, si rares qu'ils aient été, qui en ont adouci les rigueurs. Saluons la nouvelle année, comme l'ère de réparation, de concorde et de bonne harmonie, qui vient présider au bonheur de tous. Ce souhait immense, nous l'envoyons aux quatre coins du monde! et nous savons qu'il retentira profondément dans toute les poitrines où bat un cœur français!

S'il nous en souvient, nous avons, l'an dernier, dédié un très joli souhait à nos lectrices. Cette année, ne pouvant trouver mieux, mais pour faire aussi bien, voici ce que nous souhaitons à toutes nos chères abonnées: A vous, qui possédez une grande fortune, nous souhaitons un grand cœur.

A vous, qui avez un cœur immense, nous souhaitons une immense fortune.

A vous, enfin, qui réunissez ces deux forces privilégiées du ciel et de la terre, nous votons à l'unanimité les bénédictions de Dieu et de ses créatures, car ainsi votre vie doit être faite de charité.

Dans un ordre d'idées où il nous faut bien redescendre, l'aigle lui-même ne saurait se maintenir sur les hauteurs, — et l'aigle, ce n'est pas nous! — ne pourrions-nous former quelque vœu moins ambitieux, qui serait particulièrement accueilli dans les familles où l'art musical est considéré comme une occupation aussi agréable que nécessaire? En voici un, dont la réalisation, extrêmement facile, ne serait pas dépourvue d'agrément:

Recevoir comme cadeau d'étrennes, un album — nous ne pouvons nous empêcher de dire — accompagné de son splendide ALBUM-PRIME, *Les Illustrations du piano*, septième série de Piano-Revue, dont nous avons dit quelques mots dans notre précédent numéro.

Aujourd'hui que des milliers d'exemplaires sont déjà expédiés et reçus et que les tirages, menés avec une activité sans pareille, ont grand peine à fournir au service des nombreuses demandes qui surgissent chaque jour, — nous ne saurions trop insister pour que l'on s'inscrive sans tarder, dans nos bureaux du *Journal des Demoiselles*, 2, rue Drouot.

Sans cette précaution, on serait exposé à des retards inévitables et même, on courrait le risque de nous voir dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes par trop tardives.

Les lettres les plus flatteuses nous arrivent avec de nouvelles souscriptions des personnes, qui bien avisées, ont déjà reçu les *Illustrations du Piano*.

Notre magnifique reliure a produit sensation, et tout le monde s'accorde à dire que c'est là un ravissant cadeau à offrir à une jeune fille.

Mais ce qui doit fixer encore plus sérieusement l'attention, c'est la valeur des pages choisies que renferme notre *Album-Prime*, sous ses dorures et ses chatoyantes couleurs, ainsi que le nombre prodigieux de ces pages.

Comme nous l'avons indiqué, c'est dans les œuvres des plus grands maîtres classiques et modernes, que nous avons puisé pour former cette belle collection.

Il est de notoriété que le moindre morceau de musique, le plus court qui est de deux pages, coûte au bas mot *un franc*. Eh! bien, que l'on compte les pages de notre recueil qui sont beaucoup plus remplies, plus serrées que celles des autres éditions, et l'on verra combien de fois on fera *un franc*. Si le volume a deux cents pages, cela fera bien cent fois *un franc*, à deux pages par franc? Voilà donc expliqué clairement pourquoi notre *Album* représente la valeur de plus de *cent francs* de musique, car il faut tenir compte encore de sa couverture luxueuse, richement dorée et ornée de fines ciselures, dans les plus belles teintes. On voit par ce calcul que nous n'exagérons rien.

Or, s'il se compose de plus de deux cents pages, ainsi que notre *Album* de 1881, par exemple, qui en contient deux-cent-quarante, toute personne abonnée au *Journal des Demoiselles*, aura donc, moyennant DIX FRANCS, ou DOUZE FRANCS, pour plus de *cent francs* de musique de premier ordre, aussi variés de genre que de degrés de force et formant un volume d'une élégance exquise.

Il faut bien que l'on sache que nos abonnées seules, ont droit à cette immense avantage; que c'est un cadeau d'étrennes que nous leur offrons et, qu'en dehors de nos bureaux, notre *Album-Prime* est vendu 20 fr., ce qui est encore un avantageux marché, puisqu'il représente une valeur de plus de *cent francs* de musique, sans compter sa somptueuse reliure.

Nous avons nommé, dans notre numéro de décembre, une partie des compositeurs auxquels on doit les chefs-d'œuvre de l'art musical, qui figurent dans notre nouveau recueil.

Dans le domaine de la musique moderne, nous avons également à citer les noms des meilleurs auteurs, dont les ouvrages sont chaque jour favorablement appréciés par nos plus éminents critiques.

Ainsi, à côté des célébrités du grand art classique telles que: *Les tendres plaintes*, de Rameau; *La Gavotte*, de Bach; *L'ode à Sainte Cécile*, de Hændel; *L'Andante* du septuor de Beethoven; la *Marche Triomphale*, de Ries; la *Gondoline* et la *Marche d'Athalie*, de Mendelssohn; *L'Adagio*, de Rolfe, on remarquera des fantaisies, rêveries, transcriptions des plus beaux opéras, danses de tous les genres, signées Lachner, Bachmann, Kulhau, Lanaer, Marcaillou, Strauss, G. Lamotte, Labitzki, Jules Yung, etc.

Il faut ajouter encore des ouvertures d'opéras d'Haydn, Grétry, Méhul, Rossini, Vogel; des marches et airs populaires ou nationaux, de tous les pays; des danses originales et des quadrilles tirés des plus illustres opéras français et italiens; enfin, des polkas, mazurkas, schottischs, galops, valse, au nombre desquelles se trouvent une valse de Beethoven et une autre de Mozart.

Pour conclure, nous prions nos lectrices de vouloir bien relire nos premiers renseignements dans notre Revue de décembre et de voir, pour les conditions d'abonnement, à l'intérieur de la couverture du journal.

Il nous reste fort peu de place à consacrer aux nouvelles musicales du mois. Du reste, à l'Opéra, rien ne fait encore prévoir le jour où l'ouvrage en répétition paraîtra sur l'affiche. Quant à *Lackmé*, on ne compte guère que la première représentation en puisse avoir lieu avant la fin de Février ou le commencement de mars. On a donné en attendant chez M. Carvalho, deux actes sans prétention : *La Nuit de la Saint-Jean*, musique de M. P. Lacome, et *Battez Philidor*, musique de M. A. Dutacq.

Ces deux nouveaux arrivés ne manquent certes pas de talent, mais ils sont encore embrouillés dans l'écheveau Wagnérien. La verve comique fait quelquefois défaut à M. Lacome, en revanche, il a des inspirations qui ne sont pas sans poésie. Pour M. Dutacq, on peut dire qu'il manque de pièce, car le libretto sur lequel il a dû greffer son lever de rideau, quoique passablement écrit, se prête difficilement aux développements de la partie musicale. Donc, attendons, pour juger ces deux combattants qu'ils puissent

s'escrimer sur un terrain mieux approprié à leurs forces.

L'Association des artistes musiciens a fait exécuter à Saint-Eustache, la messe de Niedermeyer, en l'honneur de Sainte-Cécile, patronne des musiciens. L'orchestre et les chœurs dirigés par M. Altès de l'Opéra, ont admirablement interprété cette superbe musique.

Les soli chantés par MM. Faure, Auguez, Flajollet, et par les enfants de chœur de nos plus remarquables maîtrises, ont profondément impressionné un auditoire d'élite. Les majestueuses harmonies du grand orgue en se mêlant à ces chants sacrés, ont permis d'apprécier une fois de plus, le talent de M. Dallier, l'éminent organiste de Saint-Eustache.

Voici les titres des opéras représentés pendant l'année 1882, dont nous avons parlé :

Attendez-moi sous l'Orme! — *Namounà*. — *Galante Aventure*. — *Françoise de Rimini*. — *La nuit de la Saint-Jean*. — *Battez Philidor*.

Pour compléter cette nomenclature, nous y ajouterons la liste des compositions lyriques importantes qui se sont publiées, ou qui ont été exécutées sur des scènes de concerts et dont nous avons aussi rendu compte.

La Jeunesse d'Henri V d'Angleterre. — *Une Noce au Village*. — *Un chœur pour voix de femmes*. — *Latone*. — *Rédemption*. — *Le Roi s'amuse*.

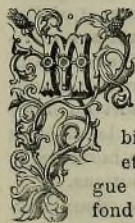
Vient de paraître au *Ménestrel*; chant : *Les trois prières*, musique de Paladilhe. — *L'Oiseleur*; de F. Faure.

Piano : *Fanfreluche*, polka de Fahrbach, composée pour les bals de l'Opéra. Trois succès.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE



A CHÈRE FLORENCE,

Nous célébrons, en commençant l'année 1883, de vraies nocces d'or avec nos chères lectrices; à la joie de constater combien cette union a acquis de force et d'intimité pendant une aussi longue période, se mêle un regret profond en songeant que celui qui nous choisit afin de présenter la vérité sous une forme attrayante, ne sera pas au milieu de nous pour se réjouir de ce cinquantième anniversaire et

affirmer notre zèle toujours rajeuni. J'ai été, je crois, sa dernière recrue dans la phalange où je suis fière d'occuper la dernière place, et c'est à ce titre, sans doute, que je dois le plaisir de remettre à notre cher public, avec nos souhaits de bonne année, l'anneau d'or de nos vieilles épousailles.

Noël, Noël, chante-t-on de toutes parts, pendant que je t'écis le cœur plein de souvenirs, de regrets et d'espérance; c'est la fête de tout le monde, aujourd'hui; celle du petit et du grand, du pauvre et du riche. Une vraie fête pour le riche!... Sais-tu bien que c'est très rare cela? Un jour où la dépense lui laisse de la joie au cœur, où il peut gâter ceux qui n'ont rien, faire

sourire de pauvres enfants dont le regard est déjà voilé par les pleurs et les privations. Tu vas me dire, femme positive, qu'on peut donner tous les jours. Ce n'est pas la même chose, amie; l'aumône a sa poésie comme le reste, et celle de Noël avec ses branches enrubannées, ses bougies étincelantes, ses souliers dans l'âtre, ses chants naïfs, sa messe mystérieuse, ne ressemble pas à l'obole déposée dans une sébille tout le long de l'année, ni à l'offrande du Carême, ni..., ni.... Enfin, Noël n'a pas de rival, et afin de te montrer que c'est un heureux jour pour ta Jeanne, elle le commence avec toi.

Les cloches sonnent à toute volée et plus d'une voix chevrotante se mêle à leur joyeux carillon: la douceur du souvenir rend la mémoire au grand père qui redit les cantiques de sa jeunesse, tandis que son petit-fils escompte à un gros intérêt les efforts de sagesse qu'il fait depuis huit jours pour avoir part aux trésors de l'Enfant Jésus. Les mères ont un regard plus attendri pour le berceau qu'elles protègent en songeant à celui de Bethléem; ce soir, les familles réunies à la même table oublieront les petites luttes, les bouderies maussades qui ont émaillé le cours de l'année, il y aura comme une atmosphère d'apaisement autour des hommes de bonne volonté; ainsi l'a voulu le Divin Enfant. Et le passant attardé qui longera les maisons closes, pourra voir à travers la fente des volets, le cercle de la famille rétréci par son intimité, tandis qu'il percevra le son étouffé de longs rires et de joyeux propos.

Par une transition facile à comprendre, voici que ma pensée s'empare du mot rire tombé de ma plume, et courant à l'aventure avec ce joyeux compagnon, s'émerveille de le trouver toujours aussi aimable, toujours aussi entraînant. Que de bonnes heures nous lui devons toi et moi; mais aussi que de supplices nous a infligés le traître, en se manifestant à nous sous la forme du fou-rire! Oh! la bienheureuse infirmité qui vous torture, vous étouffe, vous fait conspuer par des parents au comble de l'exaspération, et finalement attendrit ces tigres que l'on nomme une mère ou une aieule!

Je me souviens d'une journée mémorable de ma petite jeunesse où je me livrais tout entière à l'entraînement de cette hilarité convulsive qui vous prend toujours quand il ne faut pas, et vous quitte lorsqu'elle ne vous gênerait plus. Nous recevions une certaine Sophie, cousine éloignée, fort vieille, toute petite, à peine connue de nous, mais très riche, disait-on. Pour tous ces motifs, le dernier inclusivement, on m'avait recommandé une tenue correcte et quelques prévenances délicates à l'adresse de la visiteuse. Je ne crus pas pouvoir mieux faire que de l'appeler ma tante et de jouer tous les soirs aux loto avec elle: nous étions de force égale. Tous les soirs donc, nous installions notre table dans

le salon du rez-de-chaussée, et nous nous aborbions dans notre jeu favori n'ayant nul souci au monde en dehors du terne ou du quine.

Sophie était bonne et aimable, mais elle avait peur des rats, une peur malade qui la poussait aux extravagances. Comme nous ne connaissions aucun échantillon de l'espèce chez nous, une douce confiance régnait dans notre intérieur... mais voilà qu'au moment le plus intéressant de notre seconde partie, je reçois une commotion terrible: la lampe qui nous éclairait s'abandonne dans mes bras, la petite tante saute sur la table, tandis qu'un énorme rat de l'espèce noire qui s'était par mégarde réfugié dans ses jupes se sauve en poussant un cri aigu... Oh! le délicieux fou-rire devant la pauvre tante terrifiée, ne voulant plus descendre de son piédestal; ma mère se confondant en excuses; mon père mettant la lampe à l'abri avec cet air tranquille dont il ne se départait jamais! On m'envoya coucher: je l'avais bien mérité. Pourtant le remords ne vint pas hanter mon sommeil et pendant les trois jours que dura encore la visite de Sophie, j'eus des crises désopilantes qui inquiétaient de plus en plus ma mère préoccupée de l'avenir.

La cousine était bonne, je l'ai déjà dit, elle me pardonna, et quand elle mourut nous héritâmes de ses biens... Toute sa fortune était en viager! Ah! Florence, que tout cela nous fait vieille!

Du reste, il n'est pas besoin de remonter à ces époques préhistoriques pour trouver des causes de gaité irrésistible; notre temps fournit des sujets de joie assez pénétrante pour que je ne résiste pas au désir de t'en parler. J'ai eu entre les mains ces jours-ci un programme de Concert-Populaire qui m'a fait passer de bons moments: Savais-tu que les violons étaient républicains et les instruments à vent conservateurs? Moi, je l'ignorais absolument: c'était une lacune dans mon éducation. Elle est comblée aujourd'hui. Pauvres violons, tristes musettes! Vous n'êtes plus les joyeux crincrins avec lesquels valsaient nos printemps; vous n'irez plus en tête du cortège au-devant de la fiancée toute blanche dans sa blanche parure. Hélas! vous avez une opinion aujourd'hui, la chose la plus encombrante qui se puisse imaginer. Par genre ou par conviction vous hantez l'estaminet, la réunion publique et autres lieux où l'on crie sans mesure, et où l'on parle d'union sans harmonie. Quant aux clarinettes réservées autrefois exclusivement aux écloppés, aux aveugles et aux sourds, je me demande si c'est par une ironie du sort qu'on les classe parmi les... chut, Florence, les femmes ne doivent pas s'occuper de ces horreurs, je rentre au plus vite dans mes attributions.

J'ai rencontré hier, rue du Bac, deux nouveaux-nés, deux amours de poussins sortant de leur coquille, encore mal séchés, le duvet, en révolte, mais l'œil vif et la patte audacieuse: des

poussins qui feront leur chemin dans la vie. Ils étaient perchés sur un chapeau de feutre gros vert et se piquaient du bec fort galamment. Quelle décadence ! le lophophore nacré, la plume d'autruche légère à l'œil et douce comme une caresse, l'aile de faisan aux tons orangés, l'oiseau de Paradis, la tourterelle un lacet passé au cou, venant mourir d'amour dans votre chignon et enfin, la vulgaire basse-cour avec ses accessoires peut-être ; aujourd'hui le poussin, à quand la dinde ? Et, ce qu'il y a de lamentable, c'est que je ferai comme les autres, et je me surprends à rêver d'un certain pigeon gris, avec une persistance inquiétante « *O femmes, femmes !* »

Dois-je te parler de l'exposition rétrospective et des éventailes merveilleux de la Comtesse de *** ou du Docteur *** qu'on y admirait naguère ? Chacun en a dit son mot et je suis persuadée que tu sais mieux que moi tout ce qui les concerne. Depuis les écrans dus à Corot avec leurs horizons fuyants, l'un couleur de rose, l'autre couleur de temps, jusqu'au Chinois naïf assis entre un soleil d'or et une lune sablée d'argent, rien n'a dû échapper à ta curiosité en éveil. Une seule chose n'a pu t'être révélée par les autres, puisqu'elle m'est personnelle : c'est l'impression pénible que j'éprouvais chaque fois que le possesseur de ces bijoux m'était désigné par ces mots : *Collection du Docteur ****. Une comtesse, à la bonne heure ! On la voit d'ici manœuvrant avec art ce rempart de soie ou de dentelle ; cette arme offensive ou défensive qui est

complément d'une toilette élégante. Va pour la comtesse, elle saura s'en servir. Mais un docteur ? Vois-tu Hippocrate dissimulant son œil de bronze derrière ce joujou parfumé tout brillant de paillettes et de peintures délicates, te le représentes-tu méditant sur l'importance de la *diététique* en présence des joues fraîches et rebondies de telle bergère qui danse au son des chalumeaux ? C'est invraisemblable, et pourtant, c'est ainsi. Peut-être le système si ingénieux des compensations l'a-t-il placé entre ces ravissantes reproductions de la nature idéalisée et les banalités du monde réel, pour ménager ses forces et reposer ses yeux. Alors je lui pardonne et l'admire sans réserve.

Paris est redevenu Paris, c'est-à-dire qu'on a repris l'habitude de se faire écraser sur le boulevard devant la rue Drouot, qu'on reste des heures entières dans les bureaux d'omnibus avec le numéro 125 entre les mains, sans qu'il y ait jamais une place libre dans les voitures qui se succèdent de minute en minute. Les magasins sont inabornables, les objets qu'on y vend hors de prix, etc. C'est de tout cela paraît-il que se compose le charme attirant qui fait que nous ne changerions pas notre vie de galérien contre votre béatitude repleète et vos plaisirs monotones. Les tramways nous passent sur le corps quelquefois, c'est vrai, mais quel triomphe lors-

qu'on leur échappe, quelle jouissance lorsqu'on a gagné le trottoir, lorsqu'à force de patience, de ruse, d'imagination, de philosophie ou d'intelligence on a évité l'écueil, surmonté l'obstacle, obtenu l'objet envié !

Tout cela fait vivre, Florence, mais tout cela énerve, tout cela vieillit le cœur avec le reste, la jeunesse se sèche dans cette atmosphère malsaine à tous les points de vue. On rencontre de toute jeunes filles sérieuses comme des notaires pour dépouiller un compte de couturière de ses accessoires par trop fantaisistes. Elles discutent, pèsent le pour et le contre, ont un aplomb diabolique et circulent, leur rouleau de musique sous le bras, avec une aisance de vieux routiers qui ferait rire si on ne savait que cette précocité anormale, cette éclosion hâtive préparent le désenchantement et l'impuissance à l'âge de la force et des devoirs sérieux. Mais ne faisons pas le tableau trop noir, il y a d'heureuses et charmantes exceptions ; je veux dire seulement que si j'étais mère parisienne, je voudrais ne pas me désintéresser aussi promptement de tout ce qui regarderait ma fille. Je voudrais l'accompagner autant que possible lorsqu'elle sortirait, l'aider d'un conseil lorsqu'elle ferait un choix quelconque, robe ou mari. Une femme de chambre eût-elle l'air anglais indispensable, ne peut remplacer une mère. Ah ! que de petites choses fâcheuses elle verrait, cette maman qui court de son côté à ses affaires, si elle faisait de son enfant la compagne de sa vie et la principale de ses occupations : « Petite Marguerite, cédez le pas aux vieillards dans les escaliers ou ailleurs. Petite Gabrielle, ne mettez pas votre chapeau sur l'oreille en sortant du cours, vous prenez par avance l'allure d'une lycéenne. Petite Madeleine, si une bonne pensée vous conduit à l'église pendant vos pérégrinations, n'y entrez pas comme en pays conquis, au cliquetis sonore de vos bracelets, et au choc retentissant de vos petits talons sur les dalles, parce qu'à côté de vous peut-être, pleure une femme dont il faut respecter la prière, pour que Dieu écoute la vôtre. »

Bavarde je suis née, bavarde je mourrai ! Que va dire le metteur en pages ? Que je t'aime avec trop de détails, ma Florence ; n'en crois rien quand tu me répondras.

JEANNE.

P. S. — *In cauda venenum*. Le *Piano-Revue* a été tellement enlevé au bureau du Journal que nous avons négligé nos amies, et tu n'as pas encore reçu l'exemplaire qui t'était destiné ! Patience, un second tirage s'est fait qui nous permet, dès aujourd'hui, de te satisfaire toi et celles de nos abonnées qui attendent leur tour ; tu vois qu'il est bon de se faire inscrire promptement si l'on veut posséder en temps utile ce recueil de chefs-d'œuvre, ou ce chef-d'œuvre de recueils, comme tu voudras, l'un et l'autre sont vrais.

Pour copie conforme :

C. de LAMIRAUDIE.

MOTS HOMOPHONES

Chaldéenne cité, centre d'idolâtrie,
 D'Abraham cependant on me voit la patrie,
 — Plus tard, quand Amalech combattait Israël,
 De Moïse on m'a vu soutenir vers le ciel
 Avec l'aide d'Aaron les forces défaillantes,
 Quand il tendait à Dieu ses deux mains sup-
 [pliantes.
 — Lecteur, je suis enfin le chef d'un animal
 Dont l'art de nos valets vous compose un régal.

CHARADE

En dépit de la lune rousse,
 Mon premier, de retour, nous réjouit le cœur :
 L'oiseau chante, la fleur repousse,
 L'atmosphère a plus de douceur.
 — Fillettes, mon dernier vous tient lieu de cou-
 [ronne
 — Enfin, de mon entier, chères jeunes person-
 [nes,
 Ecoutez et surtout pratiquez les leçons !

MOSAÏQUE

Les sociétés de tempérance.

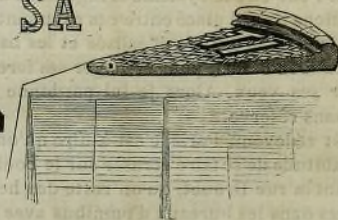
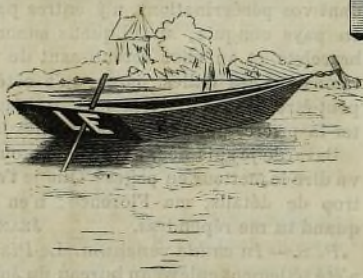
On sait l'extension que les sociétés de tempérance ont prise en Angleterre. Parmi leurs membres les plus zélés, se trouvait le cardinal Manning, qui, prêchant un jour contre l'intempérance, a prononcé le serment solennel de ne jamais boire une goutte d'alcool, et le général Wolseley qui, pendant la récente campagne d'Egypte, n'a permis à ses soldats d'autre boisson que du thé, et leur donnant l'exemple de l'abstinence.

Le vieux poète allemand Vogelweid a été enseveli près de la cathédrale de Wurtsbourg. Il

légua une certaine somme aux oiseaux de la ville pour qu'ils vinssent manger du grain sur sa tombe, et une coupe de pierre, à l'heure qu'il est toujours remplie de graines pour les tribus voyageuses de l'air. C'était une jolie manière de perpétuer son nom : *Vogelweid* signifie nourriture des oiseaux. Ce brave homme est mort en 1230.

Partout où les désirs immodérés refusent de se soumettre à la règle de l'ordre, la misère arrive à grand pas. Elle arrive dans les nations par la guerre ou la révolte, dans les chaumières par l'intempérance, dans les familles par la prodigalité.
 Mme Necker de Saussure.

RÉBUS



Explication de l'Énigme de Décembre : *Pie*.

Explication des Homonymes : *Menthe, mante et Mantes*.

Explication de la Charade : *Dominique*.

Explication du Rébus de Décembre : *La parole s'enfuit et l'écriture reste*.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY